

GEORGE
SAND

PRÉFACE D'HUBERT PROLONGEAU



VOYAGES

Du Var au Berry

George Sand

ARTHAUD

Voyages

Du Var au Berry

George Sand
Préface d'Hubert Prolongeau

Voyages
Du Var au Berry

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2024
82, rue Saint-Lazare
75009 Paris
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0804-1412-0

AUTOUR DU BERRY

Ce deuxième volume, à l'inverse du premier, restreint à son environnement proche le périmètre dans lequel voyagera George Sand. On y trouvera le récit d'un voyage dans le Midi, écrit en 1861, celui d'une promenade dans le Berry faite en 1857 mais publiée en 1866, une peinture passionnante de la guerre de 1870 et un recueil posthume de textes épars.

En 1861, date de la publication du *Voyage dit du Midi*, George Sand a cinquante-sept ans. L'époque de ses amours tumultueuses est derrière elle, mais celle des douleurs est encore vivace. Les quinze dernières années ont vu plusieurs drames assombrir son existence : en 1847, elle rompt avec sa fille Solange, rupture qui la déchire ; l'année suivante, elle perd la petite-fille qu'elle adorait, Jeanne, puis la même année son demi-frère Hippolyte Chatiron et en 1849 son amie l'actrice Marie Dorval et Frédéric Chopin, l'un de ses grands amours. Le contexte politique va aussi à l'encontre de ce à quoi elle avait cru. Après les législatives de 1849, la répression contre les idées libres se renforce : interdiction des clubs, suspension des députés républicains, restrictions de la liberté de la presse. Elle ne trouve guère de bonheur qu'auprès de celui de ses amants qui, sans être le plus célèbre, sera le plus durable et le plus apaisant : Alexandre Manceau, qui

l'accompagnera jusqu'en 1865, date à laquelle la tuberculose l'emportera. Ils abriteront leurs amours, hélas en butte à l'hostilité manifeste de Maurice, le fils de Sand, à Gargilesse, village situé au bord de la rivière éponyme, dans une maison que Manceau achètera en juillet 1857 pour huit cents francs de l'époque et offrira à sa célèbre compagne. Elle l'appellera « Algira », du nom d'un papillon africain découvert lors d'une de ses promenades. Toujours prolifique, elle publiera une cinquantaine d'ouvrages dans cette seule période. À la mort de Manceau, elle se réinstalle définitivement à Nohant. L'heure de la « bonne dame » a sonné.

Son univers géographique va se réduire, et ses écrits se cantonner maintenant à une exploration aussi ouverte que minutieuse de son Berry chéri. *Le Voyage dit du Midi*, texte intégral de son journal varois qu'elle ne destinait pas à la publication, est une exception. Le 27 octobre 1860, elle tombe malade, une grave infection pulmonaire qui la laisse épuisée. Elle décide alors de fuir les printemps humides du Berry et d'aller passer quelques mois sous les cieux plus cléments du sud de la France. Le 25 novembre, elle demande à son ami Charles Poncy, à la fois poète et maçon vivant à Toulon, ce qu'il pense d'une éventuelle installation en Provence. Elle songe à Hyères, Monaco, Menton, Nice... Avec le sérieux d'une gestionnaire prudente, elle compare prix de location, coût de la vie, facilités de déplacement... C'est Toulon qui l'emporte, pour des raisons surtout financières. Avec Alexandre Manceau et sa servante Marie Caillaud, elle part le 15 février et s'installe dès le 19 à Tamaris, dans la villa d'un avoué de Toulon, M. Trucy, villa aujourd'hui démolie. Elle y restera trois mois, jusqu'en mai. Là, malgré une fatigue qu'elle rappelle souvent, elle part sur les chemins, au Revest, à Évenos, à La Valette, au Brusç, à Ollioure, à Saint-Mandrier et mêle remarques naturalistes, descriptions de paysages et considérations sur les habitants.

Autour du Berry

Arrivée avec des préjugés assez forts, mécontente au début de son séjour, elle s'adoucira et finira par apprécier les Seynois. *Le Voyage dit du Midi* servira également de matrice à un roman, *Tamaris*, publié en 1862 après un passage en feuilleton dans la *Revue des Deux Mondes*. On y voit une jeune veuve venue soigner son fils malade au soleil devenir l'enjeu d'un duel amoureux entre un médecin de passage à Toulon et un lieutenant de vaisseau. Bien que bref, ce séjour aura marqué les Seynois puisque aujourd'hui un hôtel, l'hôpital, un festival de musique classique et plusieurs résidences portent sur place le nom de la romancière.

Ce qu'elle avait fait autour de Toulon, elle le faisait déjà autour de Gargilesse. En juin 1857, quatre ans avant de s'installer dans le Midi, elle part en promenades avec deux de ses amis, un naturaliste et un artiste qu'elle surnommait Armyntas et Chrysalidor. Gai, souriant, le récit qui mêle en une belle érudition biologie, étude des animaux, considérations architecturales et rencontres avec des habitants – envisagés cette fois avec une bienveillance dont n'avaient pas bénéficié les Majorquins d'*Un hiver à Majorque* – est empreint d'un doux lyrisme et d'un amour profond pour cette terre où Sand trouve grâce et sérénité. N'en citons qu'un passage : « C'est une douceur pénétrante, je dirais presque attendrissante, tant la physionomie de cette région est naïve et comme parée des grâces de l'enfance. C'est de la pastorale antique, c'est un chant de naïades tranquilles, une églogue fraîche et parfumée, une mélodie de Mozart, un idéal de santé morale et physique qui semble planer dans l'air, chanter dans l'eau et respirer dans les branches. » Ces pages sont très révélatrices de l'attachement profond de Sand à la région.

Le récit de ces promenades sera publié dans *Le Courier de Paris*. Le titre cherchait à renaître avec des noms d'écrivains connus à l'affiche. Sand pensait à y écrire des chroniques autour de Nohant, intitulées « Chronique de village »,

puis « Courrier de village ». Mais le contrat qu'elle avait avec son éditeur Wolfgang Gerhardt lui interdisait de publier des éléments touchant à sa vie ailleurs que dans *L'Histoire de ma vie*, et ce jusqu'en 1860. Comment faire alors pour évoquer Nohant ? Tant pis : elle ira chercher son inspiration autour de Gargilesse. La publication durera huit semaines, du 1^{er} septembre au 20 octobre 1857, et Sand soustraira de l'édition en volume le feuilleton du 29 septembre, dissertation sur *Madame Bovary*, le roman de son grand ami Flaubert. Publié en 1860 par Hachette, le volume fut repris en 1866 chez Michel Lévy, avec l'adjonction de différents textes sur le Berry. C'est cette édition que nous reproduisons ici.

Le *Journal d'un voyageur pendant la guerre* porte un titre un peu trompeur, mais l'intérêt du texte permet sans problème d'oublier cette légère exagération. Le « voyage » en question est un simple déplacement d'une dizaine de lieues, déplacement forcé qui plus est. Une épidémie de variole contraint George Sand à quitter Nohant. Elle part avec sa belle-fille Lina Calamatta et ses deux petites-filles Aurore et Gabrielle. Là, le sous-préfet Maumond, un ami, les loge à Saint-Loup puis à Boussac, dans le château qui avait servi de décor à son roman *Jeanne*.

Sand parle du temps, important pour le confort de tous et avant tout celui de soldats confrontés à un hiver rigoureux. Elle tente de comprendre ce qui se passe, dans une quête aux informations passionnante à relire à notre époque où ce n'est plus la rareté mais la vérité de nouvelles surabondantes qui fait question. Chacun autour d'elle est libre de croire ou non les bribes qu'il arrive à glaner. Le tonnerre confondu avec le canon, ou l'inverse, crée des mouvements de panique. Paris est loin, et la campagne se sent abandonnée.

Sensible aux souffrances des combattants des deux côtés et à celles des civils victimes du conflit, George Sand réaffirme surtout son amour sans concessions pour la république.

Autour du Berry

Beaucoup plus politique que les autres textes de ce double recueil d'écrits de voyage, *Le Journal*, qui s'arrêtera le 10 février 1871, après l'armistice, nuance de façon considérable l'image de la Sand vieillissante dont certains firent même, se basant sur son opposition à la Commune, une apologiste de la résignation, presque une pétainiste avant l'heure. S'il a été trop peu publié depuis sa parution, ce *Journal*, qui parut en volume en 1871 après l'avoir été en feuilleton dans la *Revue des Deux Mondes*, connut à l'époque un vif succès.

Les *Nouvelles lettres d'un voyageur* seront éditées à titre posthume en 1877, un an après la mort de Sand. C'est un recueil sans doute un peu opportuniste et très hétéroclite d'articles et de chroniques écrites des années plus tôt, l'un en Italie en 1855, les autres en 1868. Comme dans *Un hiver à Majorque*, Sand adopte un « je » masculin pour parler d'elle. Elle s'y montre moins lyrique que dans les premières *Lettres d'un voyageur* (voir le volume I) mais s'y sert aussi de sa correspondance pour développer sa pensée sur plusieurs sujets environnementaux. Elle y plaide pour une nature libre, pour des jardins naturels non clôturés et non ensemencés. Ces « jardins naturels », compléments du paysage qui les entoure, seront un terrain idéal pour étudier la botanique. Sans vouloir toujours chercher des ferments prophétiques dans les intuitions d'écrivains du passé, on notera que l'intérêt de George Sand pour la nature la poussera à des actions écologistes avant l'heure : en 1872, alors que le gouvernement projette de supprimer une partie de la forêt de Fontainebleau, elle écrit pour demander l'abandon du projet avec des phrases qui n'ont rien perdu de leur sens, bien au contraire : « Si on n'y prend garde, l'arbre disparaîtra et la fin de la planète viendra par dessèchement, sans cataclysme nécessaire, par la faute de l'homme. »

Hubert Prolongeau

LE VOYAGE DIT DU MIDI
1861

FÉVRIER 1861

Le Tamarin, mardi 19 février

Bonne nuit à l'Hôtel de la Croix d'or à Toulon, hôtel très propre. Crampes d'estomac en me levant. Ça se passe. On emporte nos malles et nous partons vers midi par un joli temps frais, dans une barque qui nous mène, à la voile avec un peu de houle et un joli soleil, à notre nouvelle résidence. Une demi-heure de route à peu près. Nous débarquons au pied d'un escalier rustique et nous grimpons en quelques minutes à notre nouveau castuc dont on n'aperçoit que le toit au milieu des pins. L'endroit est ravissant. À demain la description. La maison est jolie, bourgeoise et petite, mais tout à fait propre et des hôtes charmants, M. et Mme Trucy, le mari avoué, très bien, excellent homme et pas trop vulgaire, la femme qui a été très jolie est très aimable. Désirée et Solange qui sont venues avec nous, nous aident à nous installer avec l'aide d'André, le beau-frère de Poncy, qui a apporté nos malles par terre sur une charrette. On déballe, on range, on choisit ses chambres. Il y a de la place tout juste, mais c'est si propre et la vue est si belle ! Poncy vient nous voir avec sa nièce Anaïs qui est jolie et gracieuse. Désirée nous fait à dîner. Ils partent tous à 5 heures. Nous les reconduisons un bout de chemin. Le pays est adorable et me rappelle Majorque. La flore est toute nouvelle pour moi.

Voyages

Je mets sous presse un arum et un ophrys mouche inconnus. Les amandiers énormes sont en pleines fleurs.

Poncy m'a apporté un bouquet de narcisses, jacinthes, pensées, résédas, œillets, violettes de parme, tout cela en fleurs dans les jardins. Dans le jardinet d'ici les cytises, lauriers, thyms, le thym, les arums, les *inula*, les orchys, les roses bengale sont en fleurs, les cistes en boutons.

Nous dînons un peu à la diable. Nous aurons demain une cuisinière et du poisson. Brest le pêcheur viendra nous voir.

J'écris des lettres à Sol, Buloz, Émile, Sylvain.

Tamaris, mercredi 20 février

La maison est petite, badigeonnée en jaune rosé à la mode du pays, couverte en tuiles courbes, six fenêtres de façade contrevents verts. Devant la maison une terrasse, pavée en briques (les belles briques vernissées en rouge de la localité), un berceau en fer avec des rosiers grimpants, jasmins, chèvrefeuilles, deux arbres exotiques à l'entrée : autre terrasse à air libre plantée d'arbustes, arbousiers, lauriers, rosiers, etc. Une petite balustrade, au-dessous, un terrain inculte qui règne tout autour de la maison et forme une colline très jolie plantée de beaux pins maritimes déjà forts et tout en boules et en parasols qui cachent la maison entièrement et de tous côtés. De loin, on n'aperçoit que le haut du toit ; toute cette butte en calcaire compact est d'un calcaire plus lâche au premier étage. J'y ai trouvé des térébratules toutes pareilles à celles de chez nous. J'y ai déjà cueilli et mis en herbier une trentaine de plantes sauvages, romarin, thym, orchis, lavande, ciste rose, thlaspi, asperge sauvage, lentisque, globularia, graminées, toutes espèces méridionales, pas un brin d'herbe comme chez nous – des amandiers en fleur, des oliviers et des pins, voilà pour les arbres. Je n'ai pas encore aperçu les tamarins. La vue est admirable de tous côtés. Quand j'aurai les noms des montagnes et des villages, je les écrirai. De la fenêtre de Manceau, c'est idéal. De la mienne, en plein midi, c'est beau,

mais il y a trop de mer à la fois. Nous sommes en face de l'Afrique – à l'extrême pointe méridionale de la France. Du reste, le temps est affreux aujourd'hui, vent d'est très froid sans soleil – à 3 heures, pluie et brume. La mer très houleuse s'est aplanie, mais on ne voit plus rien.

L'intérieur – au rez-de-chaussée, salon carré grand pour la maison, assez grand pour nous, affligé d'un piano Titine dont le son fait grincer les dents, mais qui sert de table pour mettre les livres – dans le fond un divan, espèce de lit continu sur toute la cloison, couvert en toile grise. Le coffre sert de cave au propriétaire. Nous en avons la moitié pour nos provisions. Le papier est fort laid, les tableaux, les sépias de Madame, le chanoine Louis XV (quelque ancêtre), il ne faut jamais rien regarder de tout cela, il faut regarder dehors. Nous avons fait enlever une belle pivoine en papier qui ornait le guéridon. On a fait de même aux potiches-potichoman qui sont sur la cheminée, chaises et fauteuils paillés – mais tout cela est propre, et on peut marcher et s'asseoir dans toute la maison sans dégoût ; le salon ouvre sur un vestibule avec porte sur la terrasse ; en face du salon, salle à manger moins laide d'où nous avons fait retirer le pape en plâtre (dans la crainte de le casser). On l'a remplacé par la belle pivoine. Après la salle à manger, la cuisine est très propre, puis une petite cour mal tenue toute pleine de pierres et un petit bâtiment pour remise et autres commodités, tout cela en plein champ sans clôture ni limites d'aucune sorte. Ce désordre n'est pas désagréable, mais est-ce le goût ou l'incurie du propriétaire ?

Au premier, six chambres fort petites mais propres. Marie couche auprès de moi. Maurice a pris une chambrette pour l'histoire naturelle. Manceau a sa chambre au levant, bien petite hélas. Comment gravera-t-il là-dedans ? Il s'y prépare quand même.

Nos hôtes sont des gens charmants, ils nous comblent de prévenances et partent aujourd'hui.

Voyages

Mme Poncy est venue avec Anaïs, et une cuisinière, affreux petit singe qui a l'air d'un bon singe. Nous avons fait arrangement avec André que nous payons et qui sera à nos ordres toute la journée. Il ira coucher à Mervive, la campagne que Poncy vient d'acheter à deux pas d'ici en pleine mer et que l'on voit d'ici. Nous avons trouvé un pêcheur et une blanchisseuse. Manceau a été à La Seyne, la ville la plus voisine à un quart de lieue de mauvais chemin. Il a rapporté un tas de choses utiles et nécessaires. Maurice trouve des chenilles et un scorpion. On nous donne des matelas. Nous avons été bien mal couchés dans une humidité glacée. Enfin tout s'arrangera, si le soleil revient.

Nous dînons très bien. Nous avons chaud au salon. Nous causons. J'écris à Ernest.

L'arum est un *Arisarum vulgare*, vulg. *capuchon* (Le maout et Decaisne) famille des *aroidées*, les gouets, les serpentaires, etc.

Jeudi 21 février

Temps charmant, un peu de pluie à Toulon, rien ici, soirée et clair de lune superbes. Manceau va à Toulon par le vapeur de La Seyne avec André pour faire un tas d'emplettes. Il revient en barque. Poncy vient nous voir avec Solange, ils partent pour Mervive où nous allons les rejoindre, Maurice et moi. Nous descendons d'abord chez M. Goin, le voisin bizarre qui a du *venenum* sur sa table. Il est fort gracieux pour nous et nous fait entrer dans son jardin. Il nous force d'accepter sa pêche du matin, qui consiste en oursins et coquillages, le bigorno dont la partie blanche cuite est assez bonne, oreille de saint-jacques coquille superbe, chair assez mauvaise et sentant le varech, ainsi que les *coppe* de Venise – les meilleurs sont les prayres qui se mangent crues. On ne trouve dans notre golfe du Lazaret que de cette broutille et de petits poissons très bons : des gobis, mais trop épineux et

qui percent la langue. Nous suivons la rive, j'examine les cabanes de pêcheurs. C'est tout en planche d'épaves, la cour, grande comme la cabane fermée couverte en planches à jour ou en roseaux croisés. Derrière la maison, dans le surplus de l'enceinte, croissent des roseaux pour la pêche aux oursins et aux coquillages. Cette pêche est ce qu'il y a de plus élémentaire, un roseau fendu en quatre à l'extrémité saisit l'oursin dans les eaux peu profondes et ses épines, qui sont sa défense, causent ici sa perte. Il se retrouve pris comme une châtaigne. Le roseau des bigornos est fendu en deux seulement.

Nous prenons à travers champs, pour gagner Mervive, prairies qui paraissent assez bonnes, oliviers pas grands, vignes qui ne paient pas de mine et qui de plus ont la maladie, maisonnettes éparses d'apparence propre et pauvre, avec certains coins contre la chaleur, berceaux rustiques devant la façade avec des plantes que je n'ai pu voir de près, et qui forment comme une marquise de verdure épaisse et persistante. Mervive est une rangée de maisonnettes plus riches, sur le bord de la vraie mer, à l'entrée de la jetée des Sablettes dite plage. C'est en effet une jetée naturelle laissée par la mer qui se retire de nos côtes – Toute la plaine que nous venons de traverser est un terrain d'alluvion, mais d'assez ancienne date pour se prêter à la culture. Nous trouvons Poncy le fusil au bras, chassant des becs fins, de charmantes petites fauvettes qui, cuites, sont grosses comme des noisettes. Massacre ! Il appelle ça chasser. Sa cambuse toute flambant neuve lui coûte trois mille francs la clé à la main. Trois fenêtres de front, un salon salle à manger et une cuisine en bas. Trois chambres en haut. Ce n'est pas cher, tout paraît très bien établi, il n'a plus qu'à meubler. Il a la vue de la pleine mer, et du cap Sicié. Pas un brin d'arbre sur son terrain, c'est affreux, mais il n'aime que la mer, en vrai Toulonnais qu'il est. Nous repartons avec lui et Solange et nous suivons le bord de la mer jusqu'à une colline qui, de ressaut en ressaut, nous conduit au fort blanc. De là,

nous voyons de plus près que de chez nous les deux rochers en pain de sucre qui sortent de la mer à une certaine distance de la côte et qu'on nomme les frèrets ; plus le cap Sicié, belle montagne boisée couverte de pins, la montagne de Notre-Dame de la Garde avec son église perchée très haut, des collines fort belles derrière nous. Nous nous reposons dix minutes au pied du fort désert, et les Poncey, qui sont pressés par l'heure du vapeur de La Seyne, nous quittent pour marcher vite. Je reviens avec Maurice en flânant, l'endroit est très sauvage et le sentier suit de temps en temps une rampe de rochers d'un beau violet qui plongent dans la mer. Lentisques, rue, cytises épineux en grosses touffes rampantes, romarin et thym, lavande, beaucoup d'autres plantes aromatiques que je ne connais encore que de vue. Arrivés au bas de la montagne, nous descendons dans les rochers battus du flot et nous nous avançons jusque dans la mer pour ramasser des coquillages (spirules de diverses espèces et des plantes marines). Un peu de caillou toujours dans mes poches, ça ne nuit pas. Nous revenons par le rivage de la pleine mer qui nous fait des malices pour nous empêcher de passer dans le sentier très étroit – à l'entrée de la plage des Sablettes, nous voyons le câble sous-marin qui est tout ensablé et que personne ne garde. Nous revenons le long du golfe du Lazaret. Je suis très éreintée. C'est ma première promenade depuis ma maladie. Deux lieues environ. Je remonte les degrés de Tamaris, un peu à quatre pattes. Manceau rentre avec André et un tas de tables et chaises curules. Maurice va chercher de l'eau de mer pour mettre nos fucus et coquillages, il s'y trouve un bernard-hermite, petit crabe insolent qui se loge dans une coquille. Manceau nous apprend que dans la rade de Toulon, il est sévèrement interdit de prendre une simple bouteille d'eau de mer, dans la crainte qu'on n'en fasse du sel. Sur notre côte on est moins sévère. Nous dinons de grand appétit et très bien. Je suis lasse mais je me porte bien. Manceau cloue toute la soirée,

Le Voyage dit du Midi

il rabote, il fait marcher les portes et les serrures, il met des portemanteaux, il s'éreinte.

Rocher de calcaire bleu et rougeâtre assez compact – quartz veinés très beaux sur la plage – schistes argileux ferrugineux très friables.

Le cytise (légumineuse).

Vendredi 22 février

La promenade d'hier jointe aux bigornos de digestion dure m'ont mise aujourd'hui sur le flanc. Je ne dors guère la nuit et je ne déjeune pas. Poncy vient nous voir, je fais un tour sur la colline, mais ça ne va pas, je rentre pour travailler et je mets tout mon bataclan en état, mais il n'y a pas moyen, j'ai le frisson et je dors sur une chaise. Je fais un somme sur le divan après quoi je dîne de bon appétit. Mais j'ai toujours le frisson ce soir et je ne vois pas clair. Maurice a flâné toute la journée aux alentours et ramassé des polyommates et des bousiers. Manceau range toujours. Il fait une assez laide journée. Vent d'est très froid et peu de soleil. (De la main de Manceau) : Mirès est à Mazas.

Samedi 23 février

(De la main de Manceau)

Journée fort peu gaie, Madame reste au lit jusqu'au dîner. Il pleut à verse et la mer est fort méchante. M. Trucy vient pour la chambre d'André – il dîne et reste un moment au salon – Bésigue – Botanique – Madame semble aller un peu mieux – à 11 heures, avant d'aller se coucher, le vent est tombé tout à fait.

(Ces 8 lignes sont de ma rédaction. A.M.)

Scribe est mort subitement.

Dimanche 24 février

Belle journée un peu voilée mais très douce. Je vais mieux qu'hier, mais très peu forte. M. Trucy et Poncy viennent

Voyages

déjeuner. Après, nous nous rendons à la rive. Manceau s'embarque avec M. Gouin qui lui fait pêcher des coquillages, une cloche de mer, un animal étrange dans une gaine végétale de plus d'un pied de long au bout de laquelle il déploie une multitude de suçoirs crochus. Maurice prend une barque à lui tout seul et se promène pour son compte au bord de la plage. L'eau est unie comme un étang. Je vais avec Poncy et M. Trucy visiter la villa de Mme Losse, qui a un caractère très italien. Je remonte et j'analyse une valériane, je ne sais laquelle, – superbe – jaune, orange exotique, grimpante. Ces messieurs reviennent. Manceau fait des toilettes. Je vais avec Maurice au fort Napoléon. C'est la plus belle vue de côte maritime que je connaisse. Au retour, effet de soleil couchant admirable. Le Coudon se décoiffe et se dessine en opale sur le ciel. La mer est rose, puis lilas-rose avec des tons gris perle. Le ciel est en flocons de nuages cerise. C'est magnifique. Je suis lasse. Je ne mange pas. Manceau tousse beaucoup. Maurice crie le mal de tête. J'ai toujours le nez comme une tomate. Nous ne sommes pas acclimatés.

On nous a amené pour notre usage Bou-Maca, âne d'Afrique haut comme un chien. On lui arrange son écurie, on le nettoie, on lui donne deux poignées de foin, ça le rend fou, il ne fait que sauter et cabrioler devant sa porte. La colline qui monte au fort Napoléon a des chênes-lièges, des pins, des cytises épineux en arbustes. Elle est coupée par une route très jolie, tournante ; à chaque pas des paysages superbes.

Lundi 25 février

Temps affreux, pluie, vent, tonnerre, toutes les cataractes du ciel sont en danse ! La nuit est lugubre, désespérée par ce vent d'est. On ne peut mettre le nez dehors. André va à Toulon et revient nous dire que sa femme pleure son absence. Il va falloir trouver un autre factotum. Ce n'est pas aisé à

Le Voyage dit du Midi

chercher par un temps pareil. Maurice rage un peu. Manceau va au fort Napoléon après déjeuner. Il revient faire un dessin, de ma fenêtre. Je commence les corrections de *Valvèdre*. Ce soir, bésigue avec Manceau. Mon nez est toujours effrayant. Celui de Maurice se tempère. Marie n'apprend pas à fermer ses portes et n'aime pas qu'on le lui dise. Manceau fait des vers en réponse à ceux que Poncy m'a envoyés ce matin. Il se sert des mêmes rimes.

Mardi 26 février

Très beau temps, doux et mou, toute la matinée. Mais je n'en profite pas, je suis malade comme un chien, des douleurs d'estomac qui me cassent bras et jambes. Je sors un quart d'heure avec Maurice et Manceau. Je vais jusqu'à l'entrée du bois du fort ; je rentre, je travaille, je souffre ; il pleut – Baptistin frère d'Anaïs et neveu de Poncy vient remplacer André que son épouse passionnée réclame. Baptistin est un très gentil garçon, mais ne s'habitue pas mieux que l'autre. J'essaie de dîner. Outre que Marie nous fait jeûner je n'ai guère faim, et je re-souffre de plus belle. Bésigue à trois qui ne va guère. Je n'ai le cœur à rien. Je suis éreintée. Ça va-t-il durer ? (Solar est en prison comme Mirès.)

Mercredi 27 février

(De la main de Manceau)

Temps superbe toute la journée, le vent vient du côté du mistral. Baptistin dit que c'est du beau temps pour quinze jours, M. Gouin, qui a pêché un crabe, dit que c'est mauvais signe et qu'il pleuvra demain. Tout ça est drôle, mais ce qui ne l'est pas, c'est que Madame ne quitte pas son lit. C'est un rhume qu'elle a. Manceau va à Toulon pour acheter diverses choses. Les dames Poncy viennent à Tamaris et Maurice leur fait compagnie, il est 6 heures, il fait froid, nous allons dîner à deux, ça n'est pas gai. Madame se lève à 9 heures pour

Voyages

qu'on lui refasse son lit, elle mange un peu de chocolat. Il est 10 heures. À minuit, elle n'a pas bougé – deux lunes à Toulon (la Bessonnade).

Jeudi 28 février

(De la main de Manceau)

La nuit a été des plus calmes, pas de toux, pas de fièvre. Il est 8 heures, le temps semble celui d'hier, pas de mistral, proprement dit, mais l'air vient de ce côté-là.

(De la main de G. S.). Suite du 28 février

Le voyage dit du midi, comme l'intitule Manceau, n'est guère favorable à mon pauvre coffre, jusqu'à présent. J'ai passé une bonne nuit, mais aussitôt que je mange, si peu que ce soit, mon pauvre estomac se détraque. Avec ça, j'ai un rhume qui m'empêche de respirer et une forte douleur d'épaule. Je ne vaux pas deux sous.

Il fait très beau temps, un mistral doux et du soleil. Je sors un instant et je travaille toute la journée. Maurice va à Toulon acheter un caloquet. Il revient gris de soleil et de mer. Manceau flâne autour de la maison. On mange du très bon poisson aujourd'hui et une espèce de bouillabaisse pas mauvaise. Maurice attrape une mante toute petite et plusieurs chenilles. Bésigue le soir avec Manceau.

MARS 1861

Vendredi 1^{er} mars

J'ai écrit ce soir pour partir demain à Buloz avec le manuscrit – à Ludre, Mme Arnould, Lucien, Poncy.

Temps magnifique soleil et mistral doux. Je me porte mieux. Poncy vient avec Solange, ils s'en vont à midi. Ces messieurs vont pêcher pendant cinq heures, des coquillages et autres fruits de mer, à la côte, dans la barque de M. Gouin. Je travaille deux heures. Je sors avec Marie. Nous allons voir les pêcheurs Maurice et Manceau, puis nous remontons par le parc de Mme Losse et nous allons au fort Napoléon. Il y fait un rude vent, mais c'est superbe. Nous redescendons par le petit bois de pins et de lièges tout tapissé de bruyère blanche et de plantes aromatiques. Ce bois est délicieux, il y a de l'ombre et pas un souffle de vent, c'est une promenade de malades. La bruyère blanche n'y monte pas en arbres comme à la Spezia, elle reste en buissons assez élevés. Est-ce pour cela qu'elle est déjà passée fleur au 1^{er} mars, tandis qu'elle fleurissait au 10 mai à la Spezia et dans les Apennins ? Je rentre et je travaille jusqu'au dîner ; ces messieurs rapportent un tas de bêtes, des oursins, des crabes, etc.

Maurice trouve les crabes assez bons, Manceau les trouve mauvais. Je n'y goûte pas. Mon estomac est toujours détraqué. On emballe ce soir l'envoi à Buloz. Je joue au

Voyages

bésigue avec Maurice et j'écris des lettres. Les gars éreintés montent se coucher. Aujourd'hui on a installé le groom définitif. Nicolas Napoléon a cinquante francs par mois.

Samedi 2 mars

Beau soleil, augmentation de mistral. Je ne mets pas le pif dehors aujourd'hui. J'ai pris médecine et je vais tout à fait bien après une très mauvaise nuit. Je travaille toute la journée à *Valvèdre* et je finis ce soir un troisième chapitre de 100 pages, où j'ai beaucoup refait et réécrit. Mancel va à Toulon porter l'envoi terminé hier soir. Il m'apporte toute une pharmacie. Maurice flâne et s'impatiente contre le vent. Marie enferme Manceau dans les lieux. Nicolas fait très bien sa corvée. Bésigue avec Maurice. Mes gars dorment debout et s'en vont à 11 heures. Je reste jusqu'à minuit. Je n'ai pas du tout souffert aujourd'hui, j'ai dîné avec grand faim et j'ai bien digéré.

Dimanche 3 mars

Très beau temps, mistral pas si fort qu'hier et soleil. Je me porte bien, je fais plusieurs promenades très courtes et plusieurs pauses à l'abri du vent. M. Charles Trucy, M. Trucy père et Madame viennent visiter leur villa. Ils m'apportent des mandarines. Toujours fort aimables. Ils donnent la clé d'une chambre pour Boucoiran. Poncy, sa femme, sa fille, Anaïs et Baptistin viennent, restent deux heures et tout le monde part ensemble. 2^e envoi à Buloz par Poncy. Maurice fait le diable avec ces demoiselles. On se bat à coups de balai. Désirée dit : Mon Diou ! – Manceau dessine de la fenêtre. Je ne fais rien, je suis trop dérangée mais je prépare pour demain. Les gars montent à 10 heures. Je reste jusqu'à minuit. Manceau assailli aujourd'hui par une bande de gars pochards, s'en tire avec dignité et on lui fait des excuses.

Le Voyage dit du Midi

Lundi 4 mars

Mistral obstiné et qui redouble. On dirait ce soir que la maison est assiégée à coups de canon. Le temps est voilé et nous allons peut-être retomber dans le vent d'est et la pluie ; fichu climat, en somme, brutal comme la mer et le rocher. C'est beau mais il faut se bien porter. Je vais bien aujourd'hui. Je n'ai pas souffert du tout et j'ai travaillé. J'ai lu le discours de M. de la Rochejacquelein dans *Le Moniteur* et la très excellente réponse de Napoléon. Ces messieurs ont été au cap Sicié, ils ont marché cinq heures par ce mistral au bord de la mer. J'écris ce soir à Nap à Émile et Borie, Boucoiran.

Mardi 5 mars

Mistral moins violent mais toujours bien froid. Ce soir le temps paraît se brouiller et la nuit est muette. J'ai encore une forte crampe d'estomac en m'éveillant, mais elle est courte et ne revient pas. Je travaille. Je suis sortie avec Maurice après déjeuner et j'ai été voir les fleurs de M. Lombard, le voisin de M. Gouin. C'est un vieux de quatre-vingts ans qui paraît avoir su la botanique, mais qui ne voit plus et qui oublie les noms. Il plante encore à tâtons des plantes qu'il distingue à peine. Il paraît cependant retrouver un peu de mémoire et de vie à mesure qu'on lui parle de son jardin et qu'on lui nomme ses plantes. Il en a de belles. Euphorbes, cassie, *anchusa* la grande fleur jaune citron à grappes, un grand oxalis dont je n'ai pas vu la fleur – un petit bois d'orangers, des lauriers roses en arbres, etc. J'y retournerai. Visite de M. Goin qui me montre toute sa maisonnette et son fameux *venenum*. Il est charmant avec nous. C'est un drôle de corps. Ces messieurs vont et viennent. Manceau monte à l'échelle et maçonne sa fenêtre à l'extérieur. Un tour au coucher du soleil qui est bien beau. Ce soir on lit le discours de Billault.

Voyages

Mercredi 6 mars

Temps charmant, plus de mistral. Mais nous sommes tous malades quand même. Poncy vient à 11 heures nous chercher en barque pour aller à Saint-Mandrier, une grosse barque et un gros patron (ils ont apporté la planche de Manceau). M. Goin nous aide dans son passe-partout à nous embarquer. Nous conduisons Anaïs et Désirée au bout de la plage des Sablettes. Nous allons Poncy, Maurice, Marie, Solange et moi à Saint-Mandrier, l'hôpital des convalescents de la marine. C'est très beau, le jardin a des arbres exotiques très grands, le seul *Quercus oeglops*, chêne vilain qui ait fructifié en Europe – des *chamaerops*, des dattiers (phœnix), des *Sterculia planatifolia*, des magnolias, des poivriers, etc. Nous montons au haut du jardin qui est un zigzag doux avec des vues toujours superbes. Nous allons dans la citerne aux échos. Nous revenons par mer en zigzags beaucoup plus longs. Poncy jure après le vent absent. Malgré l'absence de vent, l'air est très froid. Maurice prend une migraine de chien, Marie aussi, moi un mal d'estomac numéro 1. Manceau qui est resté, n'en tousse pas moins ; beau Midi, tu es beau, mais méchant en diable pour la santé, du moins dans la rade de Toulon.

Ce soir il fait très doux, des étoiles immenses. On voit les fanaux des steamers courir sur la grande mer – pas un souffle de vent.

M. Goin a pris un affreux poulpe qui s'était réfugié sous un vieux pot au fond de l'eau. Il a aperçu une patte, il a pris le pot et la bête. C'est hideux. Désirée l'a emportée pour s'en régaler, rapporté de Saint-Mandrier l'*Oxalis stricta*.

Jeudi 7 mars

Le mistral se venge aujourd'hui de son repos d'hier, c'est une tourmente furieuse. Il fume partout, les navires sont en panne. La mer est affreuse. Il fait froid et Maurice perd

Le Voyage dit du Midi

courage. Il veut partir. Je l'engage à aller voir à Hyères le temps qu'il fait, il partira demain. Peut-être pendant sa promenade le beau temps reviendra-t-il. Moi j'ai été malade à mourir cette nuit, un mal d'estomac atroce. Je ne me suis couchée qu'à 5 heures... Diète aujourd'hui, je suis mieux mais bien lasse d'avoir tant souffert. J'ai faim et je dîne, et je digère. Est-ce fini ? Manceau continue sa vue détaillée. Sa planche est arrivée. Je travaille. J'ai reçu mes premières épreuves de *Valvèdre*. J'écris à Buloz et à Angèle.

Vendredi 8 mars

J'écris à Buloz, Émile, Papet, Grenier. J'envoie le deuxième paquet d'épreuves à Buloz.

Temps magnifique, chaud et doux, pas de vent, tout est splendide. Quel climat singulier. La soirée est superbe et on pêche au flambeau sur notre golfe. Peut-être demain sera-ce l'enfer d'hier. Je souffrote toute la journée sans être précisément malade. Je vais à la carrière avec Mancel. Maurice est parti pour Hyères après déjeuner. Je rentre et je voudrais bien travailler, mais arrive une espèce de Moserwald qui prétend être venu de Naples exprès pour me voir et qui voulait aller à Nohant. Je n'en crois rien. Il a fait un choix de citations de moi, il me sait par cœur. Il voudrait me faire lire et corroborer cela avec lui. Je n'ai pas le temps et je m'en défends. Il est assez drôle, il a de l'esprit, du sans-gêne, il a faim, il mange, il bavarde, il raconte, il resterait volontiers. Enfin il s'en va. Je vais dans mon banc favori regarder avec la longue-vue. Je distingue les pins de la côte d'Hyères, et je vois passer Poncy sur notre golfe, sans être sûre de le reconnaître. C'est lui qui arrive en louvoyant, faute de vent. Il nous apporte un tas de lettres, et de l'argent d'Émile. Buloz se met en quatre pour que j'aie le prix à vingt mille francs de l'Académie et il en est fort question à ce qu'il paraît. Mais je ne l'aurai pas et je m'en bats l'œil. S'il faisait toujours le temps d'aujourd'hui, je serais

Voyages

plus riche qu'avec tout l'argent du monde, car tout va bien quand le soleil rit. Mais Rosine la cuisinière prétend que si le mistral aperçoit un nuage dans le ciel, il se jettera dessus pour le chasser et se remettra en fureur. Bésigue avec Mancel. J'écris des lettres. La chambre de Mancel est arrangée, son travail tout prêt. Dans le juif, j'aurais travaillé aujourd'hui.

Samedi 9 mars

Temps magnifique. Moins clair qu'hier, mais l'air est plus chaud. Je fais un tout petit tour avec Manceau. J'ai encore passé une affreuse nuit et je suis brisée de fatigue. Lettre de Boucoiran qui s'annonce pour le 21. Je travaille, je refais une promenade avec Manceau et Marie au jardin de M. Lombard. Nous y retrouvons le père Ribaud qui a quatre-vingts ans et qui est très amusant. C'est le père Pistaro, mais plus exalté. Je rapporte le *Muscari racemosum* que nous n'avons pas à Nohant et le céryultée (milinet rude) aspeda. Je dîne avec un appétit incroyable, après tant de douleurs d'estomac. Je vais bien ce soir. Bésigue, travail. Manceau a travaillé.

Dimanche 10 mars

Temps magnifique, clair brillant et chaud. Un peu de vent ce soir et cette nuit.

Je me porte bien toute la journée de même le soir. L'eau de Seltz et le lait m'ont fait grand bien. Manceau part pour Toulon avec Marie pour faire des emplettes. Ils manquent le vapeur et prennent un batelet. Ils rencontrent sur le chemin de La Seyne Maurice qui revient d'Hyères où il a trouvé le même temps qu'ici, le théâtre impossible et son auberge très mauvaise ; mais le pays très joli et le château de Saint-Pierre-des-Horts très original, le châtelain aussi. On nous y offre un gîte pour deux cents francs par mois.

Je travaille pas mal aujourd'hui. Poncy et sa femme viennent passer deux heures. Je les reconduis jusqu'au bord

Le Voyage dit du Midi

de Mervive. Nous causons avec le père Gouin sur le meurtre d'une châtelaine coquine des environs égorgée par un sous-officier. C'était une aventurière étrange, fort belle dit-on, ancienne présidente du club des femmes et ensuite faisant l'article pour le duc de Normandie Louis XVII. Je remonte par le couloir de Mme Losse. Je retravaille. Je dîne avec appétit, et je retravaille le soir. Manceau va se coucher à 10 heures. Maurice à 10 h 30. Je monte à 1 heure. Le 3^e, 4^e et 5^e chapitres seront envoyés demain à Buloz. Ils font 500 pages avec les premiers.

Muflier orontium tête de mort. *Silene quinque vulnera*.

Lundi 11 mars

Mistral corsé. Temps pâle le matin, brillant le soir, la mer très mauvaise. J'achève la correction de mon manuscrit. Poncy vient avec sa *smala*, comme il dit, et emporte ledit manuscrit, plus une lettre pour Buloz. Désirée est toujours fatiguée. Maurice va et vient et me rapporte des plantes. Manceau travaille, il achève ce soir son dessin de ma fenêtre. Il a toujours mal à la gorge. Moi j'ai bien passé la nuit sans crise. Mais la journée n'a pas été fameuse. Beaucoup d'oppression, ce soir aussi.

Mardi 12 mars

Remistral. J'ai bien dormi, mais je continue à avoir l'estomac détraqué, sans grosse crise pourtant. Il fait froid. Je sors un instant. Je travaille. Je remets au net le 6^e chapitre qui partira demain. Maurice flâne. Manceau travaille et va avec Marie à la plage des Sablettes en vingt minutes pour voir de près la grosse mer. Je les suis avec la lunette d'approche. Ils vont ensuite à la pointe de Cépet et reviennent grisés par le vent. Ce soir il pleut, et le vent ressouffle. Est-ce de l'est ou de l'ouest ? Bésigue avec Manceau, rangement d'herbier ce matin. Ce soir il m'a rapporté le narcissé odorant – très joli.

Voyages

Mercredi 13 mars

Toujours méchant mistral très froid avec un beau soleil, mer et ciel superbes, toujours mon pauvre individu mal à l'aise, quoique mieux généralement. Je travaille pas mal aujourd'hui. J'avance beaucoup dans ma révision de *Valvèdre*. Je sors avec Manceau à 4 heures. Nous allons dans le bois de pins jusque vers la pointe de Balaguier. C'est une promenade superbe, facile, à notre porte, que ce délicieux bois de pins et de lièges plein de bruyère blanche en fleur. Nous trouvons un second individu de l'épipactis blanc de lait, et cette fois elle a des bractées. C'est bien elle. Maurice trouve un joli papillon et ce matin des buprestes. Manceau travaille et va ensuite à La Seyne acheter un parapluie à chenilles. Dîner de bon appétit. Mauvaise digestion plus longuement mauvaise qu'hier. Qu'y faire ? Je ne sais plus.

Visite d'un monsieur qui se dit d'abord ami de Poncey et finit par dire qu'il ne le connaît guère. Je ne le reçois pas.

Jeudi 14 mars

Très beau temps un peu frais, mistral doux. Maurice va à Toulon, la famille Trucy arrive. Je travaille jusqu'à 3 heures ; je sors ensuite avec Manceau et Marie. Nous allons jusqu'auprès de La Seyne, nous tournons à droite ; puis nous coupons par un sentier qui mène dans le bois. Maurice qui revenant de Toulon a pris par le plus grand des hasards le même chemin, nous rejoint en criant : « Gare ! » Nous revenons par un côté assez abrupt de notre joli bois. Nous arrivons au pied du fort, puis nous longeons le chemin pour revenir vers le sentier. C'est partout une mer de bruyère blanche, qui embaume. Je retrouve « l'épipactis céphalante ». J'observe l'endroit pour le laisser fleurir. On rentre, on dîne, un pêcheur apporte un rond, excellent poisson qu'ils pêchent aux flambeaux dans le petit golfe. Ce soir bésigue avec Maurice. Corrections du 7^e au 8^e chapitre de *Valvèdre* qui

Le Voyage dit du Midi

partiront demain. Je me suis très bien portée toute la journée et le soir aussi jusqu'à 11 heures. Alors le malaise reprend.

Lettres de Nohant. Auguste le jardinier. Tout va bien. Maurice a enfin un livre et des plans sur le fort Napoléon.

Vendredi 15 mars

Très joli temps, pas mal frais, mais sans vent. Je me porte mieux. Ce soir la crise est moindre, toute la journée bonne. J'ai lu la revue. Causerie avec M. Mme Trucy et sa sœur sur le banc du jardin avec le petit-neveu de Lima qui est charmant. Promenade par le bas de la terrasse, bonjour au père Ribaud, de là on gagne le bord de la mer, puis on reprend par les héritages du pays. On va aboutir par un joli chemin plat bordé d'oliviers à Lévisca. On remonte aux carrières qui sont assez pittoresques et on reprend le chemin de Tamaris. Bon poisson, mulet ; bésigue avec Manceau, lettres à Duvernet, Solange, Hetzel, M. Germain de Saint-Pierre. Nuit calme, pas un souffle de tempête. On pêche aux flambeaux dans le golfe. Promenade de Maurice ce matin. Il est à la recherche de la Batterie des hommes sans peur. Il va à la découverte s'orientant par ses plans et tombe dans le jardin d'un ancien lieutenant de vaisseau qui lui montre les dents en criant : « Halte là jeune homme ; on ne passe pas par ici ! » Ils sont comme cela, leurs maisons sont en plein champ, leurs jardins sont traversés par des routes et ils ne veulent pas qu'on approche à portée de canon. Maurice lui demande la Batterie des hommes sans peur. Alors il s'adoucit, la lui montre et le retient une heure pour lui montrer sa maison, son jardin et lui raconter ses petites affaires. Maurice a toutes les peines du monde à s'en aller. Il grimpe une colline boisée, trouve les vestiges de la Batterie, fait des croquis et revient à 3 heures. Ce soir il retape son croquis.

Voyages

Samedi 16 mars

Très belle journée, pas de vent, froid dans les appartements. Je me sens un peu oppressée. Je commence à travailler. Les Poncy viennent. Je cause avec Poncy, puis on part pour la fameuse Batterie des hommes sans peur où Maurice nous conduit batifolant tout le temps avec les jeunesses. Désirée est bien fatiguée, mais elle va son train comme les autres. L'endroit est charmant et un peu plus loin magnifique, un site vaste et tranquille, un grand espace de montagnes douces et vertes, cultivées et plantées, entouré de grandes hauteurs. Au midi le baou de Quatre Oures, la plus belle du pays. Au loin on aperçoit La Ciotat avec ses fantastiques rochers, le bec d'aigle, l'île de Maire, etc., et un peu de mer. Nous trouvons là de belles chèvres et une bonne femme avec son homme et leur enfant qui nous vendent du lait tiré devant nous, chaud, crémeux, exquis comme à Gargillesse. La chèvre ne voulait pas se laisser prendre, mais elle s'est rendue à la petite de cinq ans qui est très belle. Nous revenons, et nous avons la vue du Sicié, des frères, et de la grande mer, entre les branches d'arbres c'est vraiment beau. Je rapporte l'*Ophrys lutea*, superbe, et que je ne donnerais pas pour cent sous, le *philaria augustifolia* très commun ici, l'*épipactis* blanc est passé, un seul individu dans le bois de la Batterie, et très malingre, pas de bractées. Bésigue avec Maurice. J'ai de l'oppression. Mais il est minuit et la digestion n'est pas troublée. Serait-ce la fin du mal, ou l'absence de viande depuis deux jours? J'ai bien marché aujourd'hui sans fatigue. Manceau a fait un dessin de Tamaris vu de la porte du jardin Lombard.

Dimanche 17 mars

Beau temps, mais mistral n° 2, c'est-à-dire supportable à l'abri. J'ai passé une très bonne nuit et une assez bonne journée, ce soir, ça se détraque de nouveau. J'ai mangé de la

Le Voyage dit du Midi

viande dont je m'abstenais depuis deux jours. Il n'en faut peut-être pas.

Je travaille et j'achève enfin les corrections de *Valvèdre*. Les Poncey viennent. Nous allons nous promener, nous faisons le tour du bois Napoléon, je dîne avec faim. Bésigue avec Maurice. Lettres, à Buloz, à Darchy, Vergne, Laurens. Maurice va demain à Nîmes.

Lundi 18 mars

Mistral froid, je ne sors pas. J'ai passé une détestable nuit, la journée est mauvaise, la soirée pire. Maurice est malade comme une bête, coup d'air ou rhumatisme, il souffre de l'estomac et de partout. Il est démoralisé et veut s'en aller, mais s'en aller malade par un froid de loup ? Je l'en dissuade, quoique je comprenne bien qu'il ait assez du climat d'ici. Si ça se borne au mois de mars, à la bonne heure, mais si tout le printemps est pire que chez nous, mieux vaut se sauver. Nous verrons !

Poncey vient chercher mon envoi Buloz et m'apporte des épreuves en retard que je corrige et que Manceau cachette. Lettre à Buloz et à Deshayes.

Mardi 19 mars

Affreux mistral toujours, très mauvaise nuit pour moi. Je ne m'endors qu'à 4 heures. Maurice va mieux aujourd'hui, il se promène. Manceau travaille. Visite d'Edmond Plauchu qui a passé dix ans à Manille, qui y a fait de bonnes affaires, qui en est revenu parce que dix ans de ce pays-là c'est tout ce qu'un Européen peut supporter. Il est arrivé malade, a passé deux mois à Nice et est parfaitement guéri. Il est beau garçon, très brun, des belles dents et l'air de la santé. Il nous raconte une foule de choses très intéressantes, il part demain pour Angoulême où est sa famille. Je ne fais rien de la journée. Je n'ai le cœur à rien. Je ne mange qu'un peu de

Voyages

gâteau, deux fois aujourd'hui avec du lait d'amande, ça ne passe pas mieux que le reste. Me voilà bien découragée et en possession, j'en ai peur, d'une maladie sérieuse. Bésigue avec Manceau.

Les cistes roux fleurissent.

Plauchu nous apprend que Nice est un climat délicieux, sans mistral. Où sommes-nous venus nous fourrer ?

Mercredi 20 mars

Tempête le matin, beau temps subit à 4 heures. J'ai passé une très bonne nuit, la crise a cessé à minuit. Je déjeune avec du lait d'amande qui, je le crois me réussit beaucoup. Maurice va mieux aussi, mais il s'ennuie et rage parce que le mistral est enragé aussi. Cette nuit il a failli emporter la maison. À 3 heures, il est si violent et la mer si furieuse qu'un bateau à vapeur vient jeter l'ancre à la plage des Sablettes. Avec la lunette, nous lisons *L'Aigle* sur son sabord. Sa quarantaine n'est pas longue. À 4 heures, le vent tombe tout d'un coup, la mer qui roulait des montagnes de vif d'argent devient tout unie, *L'Aigle* chauffe et repart. Notre cheminée à nous s'arrête de fumer et nous allons vite faire avec Manceau un tour de promenade dans le bois aux bruyères blanches. Quelques souffles nous viennent encore à travers les branches, mais tout se calme et nous revenons dîner sans avoir senti le froid. Je mange de la soupe et des légumes en buvant du lait d'amande ; les enfants se moquent de moi, mais je sens bien que ça me réussit. Dans la journée j'ai commencé *L'Homme de campagne* et j'y ai travaillé ce soir. J'ai fait 22 pages, écrit 4 pages à Patureau, reçu une lettre intéressante de prince Napoléon, fait 3 bésigues, analysé une sauge, et la lavande *stoechas*. Trouvé aujourd'hui sept ou huit épipactis blancs dans le bois, les uns avec une longue bractée à la fleur inférieure de l'épi, les autres sans bractée, dès avant la floraison, tout rabougris par le vent et la sécheresse.

Le Voyage dit du Midi

Jeudi 21 mars

(De la main de Manceau)

Il paraît que le remède n'est pas parfait, puisque Madame se lève fort souffrante. Elle travaille un peu jusqu'à l'arrivée de M. Boucoiran, toujours frais et bien portant ; il vient en barque (pas jusqu'à la maison, mais jusqu'à l'embarcadère de Mme Loze) avec deux voiles sur le dos, la mer se moque de cette pudeur exagérée et le mouille outrageusement. Aussitôt les bonjours échangés, on lui fait faire de la botanique sous prétexte qu'il a besoin de s'entretenir la mémoire. Madame souffre toujours de plus en plus. Dîner – soirée – conversation politique et démolition des curés. On dit bonsoir à M. Boucoiran qui se rend dans son appartement, et a pour vase de nuit un chapeau tyrolien. Ça ne l'empêche pas de dormir. Madame, elle, ne dort pas, et souffre jusqu'à 5 heures, la nuit, je veux dire le reste de la nuit, se passe couci-couci.

De la main de G. S. À la maison – Boucoiran arrive.

Poncy est venu avant Boucoiran, avec Solange. Le mistral n'a pas cessé un brin. J'ai relu par hasard *Evenor et Leucippe*.

À la maison, vendredi 22 mars

Mistral. Après une des plus mauvaises nuits, je passe la journée assez bien, moyennant diète absolue. Le café noir me va aujourd'hui. Je travaille un peu, Maurice et Boucoiran qui sont allés faire une bonne course rentrent avec des plantes, et nous botanisons : jusquiame, géraniums, etc. À 5 heures, le vent est un peu tombé. Je descends avec eux au jardin Lombard et nous rebotanisons. Je connais enfin le smilax et l'asperge sauvage que je prenais pour un genévrier. Je rentre, je mets les plantes sous presse, je dîne avec un potage maigre et des épinards, ce soir une tasse de lait, et je ne souffre pas. Mais comment avoir des jambes et courir avec ce régime ? On nous promet toujours le beau temps. Ce soir, magnifique

Voyages

clair de lune, mais le mistral grogne de temps en temps. On botanise encore un peu. Bésigue avec Manceau et patiences avec Boucoiran.

Batterie des hommes sans peur, samedi 23 mars

Temps superbe, vent de mer pas violent et pas froid. Le soleil splendide. Je dors très bien et je me porte bien. Visite de Poncy. Maurice va à Toulon avec Boucoiran. Je travaille jusqu'à 2 heures et je vais avec Manceau et Marie à la Batterie des hommes sans peur. Je bois deux verres de lait de chèvre qu'on trait devant moi chez la bonne femme qui nous en a déjà donné. Sa petite fille me reconnaît et vient me donner une poignée de main, elle me plaît beaucoup, elle a quelque chose de Nini. Les chèvres sont superbes. Une bonne chèvre vaut soixante francs et donne un litre de lait par jour. Je cause avec la fermière dans l'étable où je me repose, et nous revenons par le même chemin. Je suis un peu lasse, mais je dîne de bon appétit, sans viande. Toute la soirée je vais bien. Mais l'événement de la journée, c'est Lucien qui arrive en barque, tout seul comme un homme raisonnable, sans se perdre. Grande joie. Je fais un fort bésigue avec lui après dîner. On lui fait son lit sur le sofa du salon. C'est une scène de la comédie. Grande discussion sur son pot de chambre et sur la longueur de son lit. Je monte de bonne heure. On va demain à Ollioules.

Gorges d'Ollioules, dimanche 24 mars

Vent d'est très fort, pas froid. M. Trucy vient et donne obligeamment sa chambre à Lucien. On hésite si on ira aux gorges d'Ollioules, la voiture arrive, c'est un sapin qui ferme, on se décide. Le chemin pour gagner La Seyne est très mauvais en voiture, très étroit et de vilaines ornières. Après La Seyne, petits chemins assez bons. À Ollioules, grande route superbe. La ville est bien située, pas belle, une promenade plantée de très beaux micocouliers. Les gorges sont

Le Voyage dit du Midi

pittoresques comme forme, des masses calcaires très déchiquetées, percées de grands trous au sommet en plusieurs endroits, une des masses représente on ne peut mieux une forteresse colossale. Le château ruiné de Montauban fait bien aussi mais par un jour un peu gris comme celui-ci, et sans effet, la couleur cendrée monotone des roches et l'absence de végétation se font sentir. On achève de dépouiller le rocher de ses pins rabougris, ce qui n'embellira rien. Un petit torrent qui coule au fond, le long de la route, est converti en encre ou plutôt en jus de fumier par les moulins à huile, pas de plantes, pas d'herbe, c'est triste, et pas assez étonnant, pas assez caractérisé pour se passer de tout ornement. Nous marchons le long des gorges, avec des rafales dans le nez ou dans le dos. La voiture nous suit. Nous nous arrêtons au soleil dans un endroit bien abrité où il fait très chaud. Le cocher fait manger ses bêtes. Maurice ne trouve guère de chenilles et Boucoiran encore moins de plantes. Nous remportons seulement une laetuca lilas assez jolie et un *Anthirrinum majus*, lisez grande gueule-de-loup très belle. Nous rentrons à 4 heures. Ces messieurs repartent à pied pour voir déferler la vague au Cépet et à Mervive. Je me mets à travailler. Poncy arrive et lit pendant que je fais ma tâche. Ces messieurs rentrent. Poncy part. Je dîne de très bon appétit, je me risque à manger une demi-aile de poulet qui ne passe pas bien ce soir. Il faut s'en tenir au maigre encore quelques jours. Bésigue avec Lucien et tarabusté avec Maurice, Lucien, Manceau et Boucoiran. Ces messieurs montent à 11 h 30. Je travaille. Le vent fait rage au-dehors.

J'écris à Buloz pour qu'il m'envoie mes épreuves en bloc, et à Émile pour des livres de botanique.

Lundi 25 mars

Malade.

Temps couvert, quelques gouttes de pluie et vent d'est toujours furieux. J'ai eu une mauvaise nuit je n'ai dormi qu'à

Voyages

5 heures, et toute la journée je me traîne avec oppression et languition. Je fais diète et ne travaille pas. Je lis des journaux. Manceau me lit le discours de Favre – Superbe – Cette question romaine n’a d’autre solution que la franchise, et comme le monde et ses chefs sont hypocrites, il n’y aura pas de solution réelle – ou la solution sera mauvaise – Boucoiran, Maurice et Lucien vont se promener en plein vent et en pleine côte au Baou bleu. Poncy vient et ils rentrent. Je ne dîne pas. Je fais un bésigue avec Manceau et la patience de Boucoiran, la belle Lucie, un vrai casse-tête avec lui et Manceau. Je mange une petite soupe maigre à 9 heures.

Lettre du père Brothier.

Mardi 26 mars

Pluie.

Pluie toute la journée, le vent s’apaise, le temps est triste, la mer rousse et trouble. J’ai passé une bonne nuit malgré la tempête. Je suis molle et oppressée toute la journée, mais je digère. J’ai mangé un peu à dîner, pas de viande, je digère bien. Je travaille un peu dans la journée, je range les plantes avec Boucoiran. Maurice flâne autour de la maison et dans la maison. Lucien va à Toulon pour acheter une canne de douze sous, à ce qu’il dit. Il se fait mouiller comme un chien. Je fais un bésigue avec lui et toute la soirée tout le monde fait avec rage la belle Lucie. Boucoiran est toujours le plus fort, Maurice s’y met aussi.

Marie est malade, elle va mieux ce soir. La pleine lune est bien pâle. J’écris à Sylvanie, le docteur Germain, Poncy.

Bois du fort Napoléon, mercredi 27 mars

Temps très doux, voilé, frais et chaud et mou en même temps, pas de vent. Maurice, Boucoiran et Lucien vont à Toulon avec le projet d’aller sur le Faron. Ils font trop de chemin à pied. Boucoiran est fatigué au pied de la montagne

Le Voyage dit du Midi

et ils reviennent. Ils auraient dû prendre une carriole à Toulon, ils manquent leur promenade. Je sors avec Manceau à 1 heure et nous marchons jusqu'à 4. Nous arpentons le bois Napoléon dans tous les sens, de haut en bas, nous revenons par la campagne de Mme Guyot, où une bonne nous dit : « Passez un peu. » Elle s'humanise et nous offre des fleurs en nous invitant à revenir. Nous descendons par là au bord de la mer et nous allons jusqu'à Balaguiet où au tournant on se retrouve en face de la rade de Toulon. Nous revenons par la grève. Je suis un peu lasse, mais pas beaucoup. Ces messieurs rentrent. Je dîne assez copieusement et ça se passe bien. Je me porte bien ce soir. Marie va mieux. On fait la belle Lucie, tous, avec rage. Bésigue avec Lucien. J'écris à Angèle et Poncy. Boucoiran apporte le *Lathyrus ochrus*.

Jeudi 28 mars

Pluie.

Pluie ce matin assez forte et quelques ondées dans le jour, un peu de vent d'est assez froid. On me défend de sortir et j'obéis au docteur Boucoiran. Je me porte bien, j'ai bien dormi, je déjeune et je dîne assez solidement, toujours sans viande et sans vin. Je travaille, je lis à Manceau et je retravaille. Maurice et Boucoiran ont accompagné Lucien qui s'en va pour revenir dans quelques jours. Bouc va de La Seyne à Toulon voir l'escadre et M. Courdouan le peintre. Il revient dîner. Maurice va avec Lucien jusqu'à la station de Saint-Cyr, là il quitte le chemin de fer et descend à Tauroentum, ville romaine perdue dans les sables du rivage. Il va voir la pinède indiquée par M. Laurens. Il dîne à Saint-Cyr et il repart le soir par le chemin de fer qui le dépose à la station de La Seyne. Il y trouve l'omnibus qui le ramène à La Seyne, et il revient à pied à Tamaris par un temps bien noir, la lune n'était pas levée. Il arrive à 11 heures moins un quart, nous commençons à être inquiets et après le bésigue, la belle Lucie

Voyages

ne battait que d'une aile. Il est en somme content de sa journée, le pays est superbe et il n'est pas trop fatigué quoiqu'il ait beaucoup marché. Lettre de Mme Villot et du vieux Vergne. J'écris à Mme Villon.

29 mars (*Vendredi saint*)

Pluie.

Torrent de pluie cette nuit, et pluie toute la journée. Personne ne sort. Boucoiran nous donne patience en nous disant que c'est du beau temps pour bientôt. Je me porte très bien, toujours sans vin et sans viande. Je travaille dans la journée et ce soir. Maurice dessine un peu. Bésigue. On fait à chaque instant la belle Lucie, en se disputant et en riant. C'est le Vendredi saint aujourd'hui et la dévote marine toulonnaise tire le canon tous les quarts d'heure. Drôle de célébration quand les cloches se taisent, et quand on commémore le Dieu de paix et de douceur ! On nous apprend que la Méditerranée et même notre petit golfe du Lazaret sont remplis de requins. Avis aux projets des baigneurs !

Maurice écrit à Titine et à Bauju. Manceau répond au jardinier lequel nous écrit qu'il pleut, vente et gèle chez nous, ça devrait nous consoler.

Samedi 30 mars

Pluie.

Temps doux et calme avec de la pluie, plus de pluie autour de nous que sur nous. Maurice et Boucoiran vont aux Sablettes et ne sont pas mouillés tandis que Lucien arrive de La Seyne trempé comme une soupe. Rejoie de se revoir. Il a fait maigre chez son hôte de Lestac. Il fait gras ici avec une certaine satisfaction. Bésigue avec lui ce soir, et belle Lucie toujours. J'ai reçu la visite destinée à Boucoiran mais à mon intention, de M. Albin Ducamp, enseigne de vaisseau. C'est pour m'offrir d'aller sur *Le Requin* voir lancer, jeudi 4 avril,

Le Voyage dit du Midi

la frégate *L'Invincible*, et ensuite visiter *La Gloire*. J'irai s'il fait beau. Espérons-le, le temps s'élève peu à peu. Je me porte bien. Manceau a été à La Seyne ce matin.

J'écris à Deshayes, 2^{de} lettre, il n'a pas reçu la première. Je corrige les épreuves de *Valvèdre*. J'ai reçu de beaux livres de botanique. J'ai peu travaillé, on m'a dérangée tout le jour. Poncey est venu aussi. J'ai fait un petit tour seule sur la colline et cueilli un bouquet. Le *Lonicera tataricum* est en fleur, c'est adorable. Boucoiran rapporte une renoncule et un lin des Sablettes.

À la maison, 31 mars (dimanche de Pâques)

Il pleut et repleut avec des intervalles. Je ne sors pas. J'ai été malade de l'estomac après m'être couchée et j'ai mal à la gorge aujourd'hui. Décidément je ne peux pas mettre le nez dehors sans me détraquer. Je travaille. Maurice flâne. Je fais diète jusqu'au dîner, et je mange à dîner un peu de poulet. Ça passe bien jusqu'à présent. Lucien et Boucoiran vont à Toulon et visitent *La Bretagne*. Ils reviennent contents. Tous les Poncey viennent. Ce soir tempête, tonnerre et grêle à 10 heures du soir. Tout s'apaise. Dans la nuit pas un souffle de vent. Lucien et Boucoiran jouent au piquet. Je joue au bésigue avec Manceau. Maurice fait des trompe-l'œil sur le bois blanc de la table – patiences – Je travaille jusqu'à 2 heures. Je finis la première partie de *L'Homme de campagne*. J'ai très mal à la gorge.

Poncey apporte un polygala rouge. Boucoiran spécifie la *globularia*... Lucien veut apprendre la botanique, il se bat avec Manceau à s'éreinter tous les deux.

AVRIL 1861

Lundi 1^{er} avril

Malade.

(De la main de Manceau)

Il fait beau temps, un léger mistral qui tombera, dit Boucoiran, et qui tombe de suite, en effet. Madame qui s'est couchée avec le mal de gorge, demande qu'on la laisse faire un somme, et ce somme se prolonge toute la journée, elle ne mange pas et la nuit est mauvaise dès 10 heures. La fièvre la prend jusqu'à 5 heures du matin. Les seuls moments où elle se sent mieux, c'est à ceux des transpirations, qui sont, du reste, assez fréquentes. À 4 heures, elle dit adieu à Boucoiran qui part. Lucien l'accompagne. Maurice reste.

Mardi 2 avril

Malade.

(De la main de Manceau)

La journée, belle dehors, est au-dedans fort triste pour nous. Madame dort de ce sommeil, agaçant pour les autres, et ne mange que 3 cuillerées de soupe, sans plaisir. La fièvre recommence, celle de la veille mais moins fort cependant. Accès de 11 à minuit, et de 2 h 30 à 3 heures. Le reste calme.

Le Voyage dit du Midi

Mercredi 3 avril

Malade.

(De la main de Manceau)

Elle se sent un peu mieux mais, si faible, elle fait enfin sa toilette. Elle mange un peu de soupe. Elle se coiffe, qu'en résultera-t-il ? Il est 4 h 15 elle a pris un peu de café et se sent plus éveillée. Visite de M. et Mme Trucy. Un marin comique a apporté une lettre du petit-fils de Talma. La journée se passe assez bien. Petit dîner. Un peu de cartes. La famille Trucy vient passer la soirée. On fait des tours et des patiences. Madame se couche à 10 h 30 avec une petite fièvre mais elle ne se sent pas trop mal.

Jeudi 4 avril

Malade.

(De la main de Manceau)

Voilà la journée la plus assommante et la plus triste que j'ai encore passée et j'ai la migraine par-dessus le marché. Madame qui allait beaucoup mieux hier après cette rude secousse se lève toute patraque, ce qui ne l'empêche pas de dire à Maurice qu'elle est bien et de l'envoyer à Nîmes. Moi, je reste, pour assister à une fièvre bien conditionnée passée du matin au soir sur une chaise dans le salon. Ce qui est plus triste que de voir le malade au lit. Elle mange une cuillerée de soupe le matin et rien autre chose. Ce soir à 9 heures elle se couche, relativement mieux, c'est-à-dire accablée – je crois commencer (il est bien tard hélas) à voir clair dans cette maladie dont la pauvre Provence est accusée et je dis, en attendant le médecin, que c'est une fièvre quinte prise le 15 février à Montluçon, en allant voir les forges, la nuit après dîner et les pieds dans l'eau jusqu'à la cheville – maintenant elle change de nature et semble mieux s'installer. Est-ce possible ?

Voyages

Vendredi 5 avril

(De la main de Manceau)

Le matin, bien qu'elle ne soit pas plus mal, je demande un médecin à Poncy. Lucien revient de Nîmes comme une bombe. Le médecin arrive avec Poncy (M. Auban), homme charmant et sympathique. Il fait son ordonnance et nous laisse complètement rassurés. Nous la tenons éveillée jusqu'à 11 heures du soir – à force d'épreuves et de patiences.

Samedi 6 avril

Malade.

(De la main de Manceau)

Madame a la fièvre toute la nuit, une transpiration abondante. Le matin ricin (bien) – le soir bain bien – le docteur viendra demain. Visite de Poncy et de Solange qui apportent des fraises. Lucien et Manceau vont à Toulon. Le bain de siège et la douane, anecdote. Ces messieurs reviennent en canot et sont légèrement mouillés par la lame. À 5 h 30 Madame descend, elle se sent mieux, elle mange et passe la soirée assez bien. Elle est bien mieux surtout au moral. Elle se couche à 11 heures.

Dimanche 7 avril

Malade.

(De la main de George Sand)

Je dors bien. Je m'éveille avec de grosses coliques et des sueurs froides. Je me rendors. Je me sens ensuite si détraquée encore que je me décourage encore et je pleure comme un veau. Je ne peux pas m'en empêcher. Je prends un bain d'une heure et demie. Je m'habille. Poncy vient le matin et m'apporte des petits pois et des vers. Il revient à 1 heure. Le docteur vient à 2 et reste une bonne demi-heure. C'est un charmant homme tout sympathique. Les dames Poncy viennent à 5 heures. Manceau et Lucien vont faire un tour.

Le Voyage dit du Midi

Je suis mieux sauf la gorge que je ne sens pas mieux. Le mal est dans le cou derrière l'oreille. J'ai fait par ordonnance un tour de jardin. J'ai mangé un peu de gras et de maigre et pris de l'élixir de pepsine. Je bois de la tisane de carotte et je fais du gargarisme d'aigremoine. Je ne sais pas ce que c'est que tout ça. Je souffre encore un peu de l'estomac ce soir, moins pourtant. J'écris à Maurice après deux heures de botanique avec Lucien.

À la maison, lundi 8 avril

Temps magnifique. Je vais mieux. Bain d'une heure et demie. Je déjeune deux fois. Je sors avec Lucien et Marie. Je suis comme ivre d'être à l'air et je vais en zigzag mais je me remets vite. Je vais aux rochers du bois Napoléon. Nous y faisons une pause d'une demi-heure au soleil. Je reviens sans fatigue. J'ai bien chaud, je me chauffe au soleil pour me sécher. Mon déjeuner solide a bien passé. Mais j'hésite à dîner, parce que j'ai des frissons. Pourtant je me décide à 7 h 30 et la crise est moins forte. Ça va donc mieux du côté de l'estomac. La gorge aussi va mieux. Le reste pian-pian – Bésigue avec Lucien et lettres à Buloz, Émile, Maurice – reçu l'argent d'Émile – nouvelles de La Châtre.

À la maison, mardi 9 avril

Vent d'est et pluie. Je ne sors pas. Le baromètre monte quand même. Moi je vais assez bien, bon sommeil, bon bain, trois repas qui passent avec un peu de souffrance. Toujours régime sévère du docteur Auban – plus ou presque plus de mal de gorge ce soir. Lucien a été à Marseille chercher sa malle. Lettre de Maurice qui va et vient – un peu de botanique. On a tiré le canon toute la journée. Pourquoi ? Quelque curé aura fait un enfant à son évêque. On ne brûle de la poudre ici que pour ces gens-là. Ce soir bésigue avec Manceau. Lettre. Lucien reviendra-t-il ce soir ? Il ferait

Voyages

mieux de ne pas se mettre dans nos chemins avec la pluie. Lucien arrive à 11 heures, bien portant et gaillard avec des bonbons.

À la maison, mercredi 10 avril

Assez mauvais temps froid et pluvieux. Je dors bien et je vais bien jusqu'à ce soir. Ce soir, je souffre beaucoup. Bain, déjeuner, arrivée des Périgois tous très frais et bien portants avec Poncy, en voiture. M. Paul Talma vient pendant ce temps-là et s'en va par discrétion, sachant que j'ai du monde. Les Périgois restent deux heures et s'en vont. Je fais un tour avec Lucien et Manceau, et nous nous enrhumons un peu Manceau et moi. Analyse de la *fausse blattoire*. Je dîne sans appétit et ça passe mal. Je lis aux enfants, Marie présente, la première partie de *L'Homme de campagne*, ça les amuse beaucoup. Patiences. J'ai écrit à Sylvanie, aux Lévy pour Mme Decaudin et M. Laurens.

Fort Napoléon, jeudi 11 avril

Temps doux et mou, ni vent ni soleil. Je dors bien, bain. Je sors avec Manceau, Marie et Lucien. Le marin de l'autre jour court après nous et m'apporte une lettre de M. Talma à qui je donne rendez-vous demain à 1 heure. Nous allons jusqu'au bois mais nous revenons sur nos pas en entendant la voiture du docteur. Il vient faire un tour avec nous, nous le reconduisons ensuite jusqu'à sa voiture. Nous montons au fort Napoléon par la traverse après une pause d'un quart d'heure au soleil qui se montre un peu. Nous entrons dans le fort. Le gardien nous montre tout, la citerne, les poternes, il y a un écho curieux dans la citerne. Nous revenons à vol d'oiseau. Je dîne sans appétit pourtant je me laisse tenter par des truffes dont Manceau m'a fait la surprise, et quoiqu'elles ne soient pas bien bonnes, j'en mange. Je digère assez bien,

Le Voyage dit du Midi

la crise est courte, mais j'ai la fièvre toute la soirée. Je joue au bésigue avec Lucien et je fais des patiences.

Cap Cépet, vendredi 12 avril

Première course avec Matheron.

Je vais mieux aujourd'hui. Déjeuner à 7 heures. Sommeil et bain, mais de meilleure heure qu'hier et je m'en trouve mieux pour la deuxième et la troisième digestion qui ne se passent pas mal. Manceau et Lucien vont à La Seyne et reviennent avec une voiture où on n'entre pas aisément et dont on sort moins aisément encore, mais qui passe partout. Un bon gros cocher qui ressemble à Oscar, qui mène bien et qui est prudent. Poncey qui est venu et qui est parti, nous attend à Merville, où nous allons par un chemin impossible indiqué par Marie. Aussi on se moque d'elle et on la fait enrager tout le temps. Nous passons Les Sablettes en voiture, nous la laissons là, et nous montons à pied au fort Saint-Elme d'où je venge Marie en mettant du sable dans l'estomac du malheureux Lucien qui est obligé d'aller se déculotter dans une baraque de douaniers. Manceau se bat avec Marie. On s'en va. Manceau s'aperçoit alors qu'il a perdu ses brucelles. Il retourne les chercher et ne les trouve pas. Nous l'attendons au bord des Sablettes. Vue magnifique, soirée admirable. Nous disons bonsoir à Poncey et nous revenons en voiture. Je dîne un peu. Bésigue. Botanique et correction d'épreuves.

Six-Fours, samedi 13 avril

Je dors bien et je vais bien sauf un accès de froid après le bain, et un peu de mal d'estomac à la promenade. Visite de M. Paul Talma qui a l'air d'un homme excellent. À 2 heures nous partons pour Six-Fours dans la brouette des dépêches. Le chemin de Tamaris à La Seyne est toujours bien dur, celui de La Seyne à Six-Fours est superbe. À La Seyne nous

Voyages

rencontrons le docteur qui me donne une consultation à la portière. Matheron nous mène au-delà de Six-Fours à une colline boisée charmante d'où nous gagnons Six-Fours avec le moins de fatigue possible, c'est dur tout de même de monter à pied jusqu'en haut. Les vues sont magnifiques, celle du sommet admirable. On voit toute la côte de Saint-Nazaire, Bandol, les Îles, le Bec de l'Aigle, etc. C'est immense et ça me rappelle les fonds de paysage fantastique de Léonard de Vinci. Six-Fours n'est qu'un amas de ruines très pittoresques. Est-ce l'abandon ou le mistral qui l'ont mis en cet état ? La chapelle du faîte est abandonnée. L'église à mi-côte n'a rien de vraiment remarquable malgré l'enthousiasme du curé qui ressemble à Rouvière et qui voudrait nous voir épatés. Il y a un tableau de Pérugin qui paraît beau mais qui est dans un état déplorable. En montant nous avons rencontré la préfète qui est jeune et dodue. Elle aura eu plus de succès que nous auprès du curé qui nous a pris pour des imbéciles. Nous redescendons à la voiture. C'est beau partout. Le temps est délicieux. Nous rentrons à 6 h 30. J'ai presque faim. Je mange du homard qui passe bien. Lucien continue à se battre avec Marie, ils n'ont fait que ça à la promenade. Bésigue avec Lucien. Manceau retape un croquis qu'il a fait tout en haut de Six-Fours. Ils sont las et vont se coucher. Je reste à ranger des plantes. J'ai écrit à Mme Margollé.

Pins du cap Sicié, dimanche 14 avril

Temps magnifique. Je me porte bien. Après le bain, je déjeune copieusement. Je range des plantes. La voiture vient à 2 heures. Nous allons à Mervive où nous disons bonjour à Poncy. Matheron nous conduit toujours très adroitement à travers champs et fossés jusqu'au bord de la mer, le plus près possible du fort blanc. Nous y montons à pied et nous allons le plus près possible du cap Sicié. C'est une longue trotte, toujours remonter et descendre pour remonter. Mais c'est

Le Voyage dit du Midi

superbe avec le soleil couchant, le profil des caps et le dessin des petites anses. Toujours la même végétation par exemple, pins, lavandes, stoechas, astragales épineux, euphorbes, etc., nous faisons plusieurs poses. Manceau fait un croquis. Nous revenons bien las et je retrouve avec plaisir la brouette de Matheron qui nous ramène à bon port. Je dîne avec grand faim. Bésigue avec Lucien. J'achève de ranger mes plantes. J'écris à Boucoiran.

À la maison et autour, lundi 15 avril

Lettre de Maurice. Je commençais à m'inquiéter. Il va bien. Il revient ce soir ou demain. Il a eu grand vent au bord du Rhône. Ici, depuis son départ, il n'y en a pas eu. Je me porte bien. Je range des plantes et je travaille un peu à *L'Homme de campagne*. Lucien va à La Seyne prendre un bain et à Toulon acheter un chapeau. Il revient à 3 heures et fait cadeau à Marie d'un très beau chapeau de paille. Poncy vient et reste un quart d'heure. Je sors avec Manceau et Lucien. Manceau fait un croquis de Tamaris, vu du champ au-dessus de la maison Guyot. Je flâne avec Lucien. Je ramasse quelques plantes, la *Cormilla juncea*. Nous revenons par l'allée des platanes. Je dîne de bon appétit, mais Manceau me fait des scènes parce que je ne bois pas la pepsine. J'en bois ce soir et j'ai mal à l'estomac toute la soirée. Bésigue avec Lucien. Patience. Un peu de botanique. Lucien dort comme un veau sur le canapé. Je lui fais un tatouage à l'encre sur la figure. Je retravaille un peu à *L'Homme de campagne*.

À la maison, mardi 16 avril

Maurice n'est pas revenu mais je ne suis plus inquiète de lui. Je me porte bien, sauf un rhumatisme dans le cou et dans le bras droit qui me fait beaucoup souffrir ce soir. Je prends mon bain, je déjeune, je suis prête à 11 h 30. Mme Margollé arrive, toute nerveuse et pleureuse. Je crois que c'est une

Voyages

excellente femme et une personne distinguée, mais trop tendue et posant toujours sans s'en rendre compte. Son mari et sa fille viennent ensuite avec son frère ou beau-frère M. Zurcher et son garçon. Les enfants sont beaux et gentils, l'Allemand a l'air d'un bon Allemand qui vous regarde à pleins yeux avec une curiosité bienveillante mais extrême, le mari est instruit et simple, intéressant à écouter. Ils s'en vont contents je crois, d'une réception dont le début avec la femme trop émue ne m'a pas beaucoup divertie. Je travaille à *L'Homme de campagne*. Matheron vient nous montrer un nouveau berlingot. Je ne sors pas, il fait un gros vent d'est qui tombe ce soir. Je dîne, l'estomac va bien. Bésigue avec Lucien et patiences. Je retravaille un peu. J'ai écrit à M. Léon Brothier. Sylvanie m'écrit que j'aurai le prix de l'Académie. Aïe !

Vallée de Dardenne, mercredi 17 avril

Maurice est revenu.

Très beau temps le matin, un peu de mistral à midi surtout le long de la mer. Mon torticolis est guéri mais le bras me fait plus mal qu'hier. Je me porte bien quand même sauf un peu de fièvre tous les soirs. Nous partons à midi dans le nouveau berlingot à Matheron, qui est plus commode que l'ancien. Il a travaillé comme un nègre pour le rendre un peu propre, et il a orné les sabots de la mécanique d'une paire de savates qui fait le plus joli effet du monde. Il nous mène à la vallée de Dardenne qui n'est qu'une gorge étroite, fertile, arrosée d'un beau ruisseau, où poussent des myrtes et des lauriers roses dans les fentes des rochers. Il y a aussi de temps en temps de beaux peupliers et des aulnes tout autour des moulins. Cependant ce n'est pas la fraîcheur et la différence annoncée par les indigènes. Au fond, ce qui domine, ce sont les oliviers ramassés et poudreux, les pins généralement rabougris, les cistes et toutes les plantes dures de ces terrains

brûlants. On s'extasie sur la source qui est belle et claire, mais qui n'est abondante que par comparaison. Ce qui fait la beauté de ces étroits paysages, c'est la hauteur et la hardiesse de leurs parois, toujours théâtralement groupées, dessinées, dentées en scie ou renflées en ventres bizarres. Le derrière du Faron est aussi aride que le côté de Toulon. Il a son genre de beauté, sa couleur de cendre pâle, ses forts brillants et roses au soleil couchant, ses longues et singulières aiguilles de dalles énormes redressées verticalement. En somme c'est un pays pittoresque et une jolie promenade. Mais on dira ce qu'on voudra, j'aime mieux Gargilesse, et même Crevant avec ses eaux vraiment vivantes et ses bois de hêtres magnifiques. On m'avait promis par ici des forêts de châtaigniers que je n'ai pas aperçues. Ils sont fort blagueurs ou se contentent de peu en fait de verdure, les Toulonnais ! En fait de plantes, de beaux *Antirrhinum majus*, grands muflers jaunes et roses, beaucoup de centranthes, d'ornithogales ombellés, des arums énormes, des auges, des brunelles, et un petit orchis vert à longue languette et à deux feuilles, que je ne connais pas, *Coronilla juncea* assez grande, des aloès d'une certaine taille, des consoudés, des mélinets, *Briza minor*, je n'ai pas vu la grande – Glaïeuls roses dans tous les blés. La vigne très en retard dans la gorge, malgré les myrtes et les lauriers roses qui ne se voient pas de ce côté-ci des montagnes. Nous revenons en voiture, la course est bonne pour le cheval à Matheron. Nous avons froid au bord du golfe de Toulon à La Seyne. En rentrant, nous trouvons Maurice arrivé, ayant bonne mine, content et pas fatigué de son voyage. Il a été à Nîmes, à Arles, à Aigues-Mortes, à Tarascon, à Orange. Il a vu toutes les antiquités avec attention. Nous dînons de bon appétit. Bésigue avec Lucien. Manceau retape un croquis très joli qu'il a fait de la colline et de la tour du Revest avec le baou de Quatre Heures derrière. C'est une très belle montagne que ce baou, elle est couverte de petits

Voyages

pins sur ses flancs, le haut forme des terrasses escarpées de formes très hardies et il y a une grande pelouse au sommet, pas très riche, mais d'un joli velouté au coucher du soleil. Patiences. Un peu de travail à minuit. Lucien dort comme un veau, il n'a fait que se battre avec Marie. Je l'ai un peu débarbouillé dans le ruisseau pour le calmer.

L'orchis est le *Listera ovata*, genre à part voisin des epipactis et des satyriens.

À la maison, jeudi 18 avril

Temps superbe. Très chaud. Je vais bien sauf une terrible douleur au bras que je crois être un effort plutôt qu'un rhumatisme. Ça me donne une espèce de fièvre et de courbature toute la journée. Je ne sors qu'autour de la maison pour ramasser quelques plantes. Je range les anciennes. Je lis l'article de Talma père sur Lekain, c'est très remarquable. Je travaille un peu à *L'Homme de campagne*. Maurice et Lucien ont été à Toulon voir M. Talma qui leur montre l'arsenal, le baigne, le bateau de l'empereur, et *L'Aube*, transport pour 400 chevaux. Ils reviennent dîner avec le projet de repartir à 7 heures pour aller au spectacle à Toulon. Ils ont donné leurs ordres au domestique de Matheron qui ne parle que patois et qui n'a pas compris. Ils partent à 7 h 30 comptant le trouver en route. Ils vont jusqu'à La Seyne et ne trouvent rien. Ils reviennent mécontents, Lucien furieux, éreinté, on ne sait pas de quoi et dormant tout debout. J'ai fait en leur absence un bésigue avec Manceau ensuite patiences, un peu de rebotanique *Orchys picta* – qui ressemble diablement aux morios de chez nous. Je reprends un peu mon travail. J'ai écrit à Émile pour la souscription Leroux.

Les Pommets, vendredi 19 avril

Lucien est parti.

Temps magnifique. J'ai toujours mal au bras, beaucoup ce matin, et beaucoup moins ce soir. J'espère que ça va passer

demain. Je me porte bien d'ailleurs. Nous partons à midi. Matheron prend un second cheval et son valet à La Seyne, et nous gagnons le faubourg de Toulon, de là nous prenons un chemin avant celui du Revest et nous nous enfonçons dans la même vallée, mais en gagnant le pied du baou de Quatre Heures et en côtoyant de plus loin le dos du Faron. La vue est plus vaste par là elle s'ouvre à chaque instant en droite ligne sur la mer. Nous faisons une pause au fort des Pommets, d'où l'on voit le cap Sicié, Six-Fours, la mer, Les Sablettes, Toulon, le Faron jusqu'au Coudon. Manceau attrape Euphanor, l'aurore aux ailes citron du midi. Nous reprenons la voiture et nous grimpons d'une manière fabuleuse sur un chemin en bon état, mais pierreux et fort étroit. Je reste la dernière en voiture jusqu'à ce que les chevaux y renoncent. Mais nous sommes à vingt pas des Pommets, village sur une colline, où il y a une petite église, une douzaine de maisons fermées et cinq habitants. Lucien a soif, pas d'eau, pas une porte ouverte. Nous grimpons jusqu'au pied du dernier escarpement du baou. Là nous apercevons une belle chèvre blonde, à longues soies et un habitant monté sur un olivier, nous lui demandons du lait de sa chèvre. Miracle ! Il entend le français, et il veut bien traire la bête mais il ne veut pas aller chercher une tasse ou un verre. Il refuse l'argent et nous force à redescendre dans le village où il y a une maisonnette propre, très surchargée de meubles et d'ustensiles et où sa femme trait la chèvre et nous donne des chaises au soleil. Nous espérons qu'ils se laisseront payer, mais il n'y a pas moyen. Je ne demande pas mieux que de remercier, ils ont l'air d'excellentes gens, pas brutaux comme la plupart de ceux qu'on rencontre. Ils sont très étonnés de nous voir dans ce pays perdu où jamais calèche n'a grimpé. Matheron est tout fier d'en être venu à bout. Nous regardons le site qui est âpre et vaste, nous avons sur la gauche tout le Coudon qui est une montagne de deux sous, et qui ne fait

son grand effet de loin que parce qu'elle est placée sur une base très élevée, et qu'on ne voit que sa pointe escarpée, très accessible sur l'autre face. Nous redescendons au fond, jolie ruine qui est très bien éclairée, et d'où nous voyons et entendons les nombreux saluts des canons de la rade à un navire qui entre. Les échos font de cela des roulements de tonnerre lointain. Après une nouvelle pause, Matheron vient nous rejoindre. Nous descendons encore à pied jusqu'à l'endroit où le chemin est facile. Nous voyons par-dessus un mur d'énormes fleurs étranges dans un jardin. Le domestique à Matheron enjambe le mur et va en voler sans façon un épi. Il fait assez frais dans la rade de La Seyne, mais on retrouve la chaleur sur le chemin de Tamaris. Nous arrivons et nous ouvrons les lettres. M. et Mme Villot rappellent Lucien tout de suite. Il part tout de suite sans dîner, le cœur gros et l'estomac creux. Nous regrettons ce cher garçon excellent. Nous lui jetons du pain et du jambon dans le berlingot à Matheron qui le conduit à Toulon pour le départ de l'express. Après le dîner, je fais avec Maurice la diabolique analyse de la plante volée. C'est une zygophyllée du cap, la *Mélianthe pyramidale*, dite pimprenelle d'Afrique. Elle est si bizarrement bâtie que nous recommençons trois fois l'analyse. Manceau monte de bonne heure. Je fais des patiences, Maurice de l'entomologie. J'écris à Mme Villot et je vais peut-être travailler un peu. Le paysage d'aujourd'hui est plus vaste que celui du Revest, mais d'une sécheresse effrayante. Demain nous chercherons les bords du Gapeau, mais je doute beaucoup qu'il y ait de la vraie fraîcheur et de la vraie végétation en Provence. Je crois que les gens du pays ne savent même pas ce que c'est.

Soliès-Pont – Gapeau, samedi 20 avril

Je me porte bien sauf un reste de mal au bras et un œil rouge douloureux. Nous partons à 11 heures par un très

beau temps, mais le vent d'est, très frais au bord de la mer, se lève à midi et nous voyageons dans une poussière intolérable. La route est longue, près de trois heures, il faut traverser l'insupportable faubourg de Toulon puis les portes fortifiées de Toulon qui n'en finissent pas. Toulon par là est horrible malgré sa mer et ses montagnes. Enfin on prend la route de Nice, on laisse de côté celle de Hyères, on voit la montagne derrière laquelle Hyères est appuyé. Ça paraît très près et pas très pittoresque, la plus grande montagne n'est pas ici d'une belle forme. En revanche, les profils et les différents aspects du Faron et du Coudon sont magnifiques. C'est par là qu'il faut les voir pour se faire une idée juste de leurs grandes masses, de leurs découpures hardies et imposantes. Mais ils auront beau faire, ils ne recevront jamais la couleur que par les reflets du levant ou du couchant, car par eux-mêmes ils sont ternes, l'un d'un gris blanchâtre, l'autre d'un vert noir et cendré. Le reste du paysage est assommant de monotonie, toujours des oliviers malingres, des raies de blé et de vigne sans feuille, une poussière qui tue tout aussi loin que la vue peut saisir le détail. Enfin, nous gagnons tous les Soliès, Soliès-Farlède assez bien bâti et planté de beaux platanes, Soliès-Ville perché sur une montagne que nous laissons à gauche, Soliès-Pont où nous arrêtons, et Soliès-Toucas misérable village dont nous approchons à pied, mais sans y entrer. Nous suivons les bords du Gapeau que Matheron s'obstine à appeler les bords du chapeau, nous traversons de belles prairies et nous côtoyons la petite rivière qui est très plantée et très ombragée. Il y a sur le contre ruisseau une rangée de platanes magnifiques. Toute la partie arrosée de la vallée qui se prolonge jusqu'à Hyères est très fraîche et la verdure est aussi avancée que chez nous à la fin de mai. Nous voyons avec plaisir des ormeaux, des peupliers, des aulnes, des chênes, ce que j'appelle de vrais arbres, car tous ces arbres à feuilles persistantes ont l'air d'être artificiels.

Voyages

C'est très joli, ces bords du Gapeau, la vallée est entourée de collines à terrasses de pierres sèches supportant des oliviers. C'est pauvre et triste mais au point où nous sommes, Soliès-Ville sur la montagne avec ses ruines, et le prolongement assez élevé de cette montagne à gauche, font un assez bel effet au-dessus des plants d'arbres d'un vert tendre qui nous environnent. Ma !... Tout cela ne vaut pas cher, et l'Indre est plus jolie au Carclets. Et puis six heures de vent et de poussière pour aller chercher cela et rentrer chez soi engourdi et gelé, c'est trop. Nous avons eu des endroits abrités ou des repos du vent. Mais de Toulon à La Seyne, c'est dur. Ce soir, la lune se voile et la bourrasque augmente. Je fais de la botanique et des patiences, et je vais me coucher, je suis lasse. M. Talma est venu pendant notre absence. Nous avons rencontré le docteur Auban aux portes de Toulon, mais sans nous arrêter.

Dimanche 21 avril

Malade.

Vent d'est très fort et très froid. Je ne mets pas le bout du nez dehors. Je suis toute malade, refroidie, des bâillements et des douleurs dans les articulations. Poncy vient avec Solange. Maurice part avec eux espérant entendre Mme Cabel, mais il revient à l'heure du dîner, parce qu'elle ne chante pas. Le vent tombe ce soir, il fait très calme et je vais beaucoup mieux. J'ai fait de la botanique toute la journée et encore ce soir. Manceau m'a aidée à voir les microscopiques détails de l'aspérula bleue et de la nonnée blanche. Maurice voyage sur la carte et pense à voyager.

J'écris à Lambert, et je travaille.

Lundi 22 avril

Malade.

Encore une journée sans vivre. Je m'éveille avec des vomissements. Je me lève bien fatiguée et je reste imbécile jusqu'à

Le Voyage dit du Midi

5 heures. Je prends une tasse de chocolat et je sors un peu sur la colline. Il fait un temps charmant. Manceau va chercher le limodore qui ne se hâte pas de fleurir. Maurice, qui a été au cap Cépet, vient nous rejoindre. Il rapporte des insectes et des plantes, *Serapias lingua*, *Medicago marina*, etc. Un gros lapin de garenne saute d'une touffe de fleurs que Manceau allait cueillir. Nous rentrons, les enfants dînent. Moi je mange une soupe à 9 heures et une tasse de café, bésigue avec Manceau et patiences. Un peu de botanique mais je ne peux pas m'occuper sérieusement. Le père d'Anaïs a fait naufrage. On le rapporte éreinté et blessé. Son navire est perdu. Sa femme est très malade.

À la maison, mardi 23 avril

Temps très calme et pluie, pas assez pour abattre la poussière de Toulon. Il faudrait la chute du Niagara. Je suis toujours courbaturée et gelée tout l'après-midi, mais l'estomac va bien. Visite de M. et Mme Zurcher, ensuite le docteur avec Poncey et Solange. Botanique toute la journée sans aucun résultat. Spleen et malaise. Au coucher du soleil, je fais un tour de colline, il fait très doux, et un calme absolu. La mer est en soie argentée gris de perle, un peu moirée sur les bords. Le ciel, les montagnes tout est du même ton et du même tissu soyeux. Bésigue. Botanique sans succès. Impossible de déterminer les petites plantes sans le fruit ou sans des yeux de lynx. Lettre de Lucien. Nous lui répondons ce soir. Poncey nous a donné de tristes détails sur le naufrage du père d'Anaïs.

Cap Cépet et Sablettes, mercredi 24 avril

Temps magnifique, doux, calme et très chaud. Il passe un orage, il tombe deux gouttes de pluie. Maurice va nous attendre au-delà des Sablettes. Nous partons à 1 heure avec Matheron, et nous le rejoignons au bas du fort. Promenade

Voyages

superbe, plantes en quantité sur la plage et sur la montagne. *Scordigera* très grand, orobanches, *Psoralea* en fleur, enfin ! C'est le jaune blanc à feuilles de romarin, luzerne marine, etc. Un panier plein. Nous montons jusqu'au Baou bleu. La vue est splendide, la côte effrayante, et sur cette roche à pic, il y a des hommes qui taillent tranquillement la pierre, attachés par une corde à des broussailles. C'est insensé, ça donne le vertige de les regarder. Quel beau pays par là ! Nous redescendons par des sentiers un peu durs. Je me fais mal au pied et je boite. On se repose dans les sables sous les pins. Que c'est donc beau ! Décidément les côtes ont ce qu'il ne faut pas quitter, elles sont sans reproche. Nous revenons avec un peu de mistral, mais pas froid. La mer a mangé le chemin. Matheron nous fait passer dans la mer. Nous rentrons. Je ne suis presque pas lasse.

Je range mes plantes. Je dîne de grand appétit. Je fais un bésigue avec Maurice. J'écris à Poncy et à Solange. Mancel est content de sa promenade, Marie aussi, moi aussi, Maurice aussi. Il a pris des insectes. On a attrapé Hébé dormant sur le sable, elle est belle, belle.

À la maison, jeudi 25 avril

Vent le matin jusque vers midi. Je renvoie Matheron. J'ai tort quant au temps, car il se met à faire très beau et chaud. Je fais de la botanique. Mme Trucy vient, elle me comble d'amitiés. Elle m'apporte une capeline tricotée par elle. Nous causons longtemps. Visite de M. Talma qui est vraiment un charmant et excellent homme. M. Trucy vient aussi. Je me promène sur la colline avec M. Talma et il s'en va, en projetant de me faire faire une belle promenade en barque lundi ou mardi. Il rencontre Manceau en bas chez M. Gouin et ils causent. Mme Trucy part et son mari emmène Maurice à Toulon, ils iront au spectacle ensemble et Maurice couchera chez eux. Manceau remonte avec M. Goin qui vient me faire

Le Voyage dit du Midi

une visite trois minutes. Je refais de la botanique. Je dîne de bon appétit. Bésigue avec Manceau qui retape ensuite un croquis et en fait un très joli dessin. Je range des plantes, je m'en éreinte ! J'écris à Mme Dubois.

Bois de la Bonne-Mère et cap Sicié, vendredi 26 avril

Temps magnifique et promenade pareille, la plus belle que nous ayons encore faite. Nous attendons Maurice jusqu'à 1 h 15. Il ne vient pas. Nous partons avec Matheron qui nous mène par des chemins pas bons, mais ombragés, verts et riants, à l'entrée de la forêt de Notre-Dame de la Garde. Il s'est perdu deux ou trois fois, et il a demandé à tous les passants le chemin de la bonne mère. Cette entrée de forêt est admirable, les pins sont petits de tête, mais élancés, droits très grands, et assez près les uns des autres pour donner une ombre épaisse. Le terrain se creuse et se relève en ravins traversés par de charmants petits ruisseaux. On marche ainsi une demi-heure dans un beau chemin qui parfois sert de lit au ruisseau et insensiblement on monte beaucoup. Nous avons laissé la voiture à l'entrée de la forêt chez le garde. Arrivés à la lisière, nous voyons loin devant nous Notre-Dame de la Garde et la dentelure de sa longue crête. Comme nous sommes partis tard et qu'il est déjà 3 h 30, nous n'avons pas le projet d'aller jusque-là. Seulement je pense découvrir la mer à ma gauche et je suis un sentier qui monte toujours vers des asphodèles en fleur qui me semblent devoir marquer un point culminant. En effet, avec les asphodèles, la mer se montre. C'est immense mais le sentier rattrape un bon chemin assez large pour une voiture et montant toujours, toujours en zigzag doux. Cela invite. La rage me prend et je monte ainsi jusqu'à l'arête du cap Sicié. Encore deux zigzags et nous serions au sémaphore, c'est-à-dire à la dernière crête. Mais il est 4 h 30, Manceau en a assez et craint que je n'en aie trop. La raison veut qu'on s'arrête et qu'on revienne sur ses pas. Quelle vue ! C'est à donner le

vertige. On plonge sur une carte en relief de la Terre. Car l'horizon maritime est enveloppé d'une brume rose qui fait la mer sans limites et le tableau sans fin. Nous voyons sous nos pieds les Frérêts en raccourci. Pauvres petits ! Ce sont deux cailloux, et ils font tant d'embarras de loin ! Nous regagnons la source à la lisière de la forêt, là le paysage est tout à fait selon mon cœur, pas une maison, pas un champ, pas un enclos. Rien que la forêt et au-dessus des montagnes. Nous redescendons la forêt. Nous retrouvons la voiture chez le garde. Le garde m'apporte un bouquet de roses et de giroflées blanches les plus belles que j'ai vues. Pourquoi ce bouquet ? On ne le saura jamais, à moins que cette barbe noire ne trahisse un démon. Rencontre de deux laveuses très propres, portant un paquet bien blanc sur la tête, toutes deux charmantes, la mère pas jeune mais belle, la fille encore enfant et charmante autrement. Rencontre auparavant dans la montagne de plusieurs ouvriers portant sur leur cou un baril de vingt-cinq litres d'eau qu'ils vont prendre à la source et qu'ils montent à la cime pour le travail de maçonnerie d'un sémaphore en construction. Autre rencontre dans le chemin de retour d'une extrêmement jolie paysanne. De ce côté-ci, elles sont, je crois, d'un plus beau sang et paraissent plus propres. Le pays aussi est plus pur, plus arrosé, plus sain probablement. Nous rencontrons Poncy, Anaïs et Solange arrivant à Mervive ; ils viennent de chez nous où nous ne rentrons qu'à 7 heures. Maurice nous attend. Il ne s'est guère amusé hier à Toulon ni aujourd'hui, à attendre. Nous avons tous faim ; je dévore. Je fais des patiences et je monte de bonne heure pour retourner demain à 11 heures dans ce bel endroit – non pas le cap, mais la forêt, et Notre-Dame de la Garde si faire se peut – Aspérule jaune, asphodèle ?

Notre-Dame de la Garde, samedi 27 avril

Silène gallica, à fleurs blanches, légèrement rosées dans la plaine, derrière la Batterie des hommes sans peur.

Le Voyage dit du Midi

Temps superbe, chaud, un peu de vent par-ci par-là. Je me lève bien, mais j'ai mal à l'estomac en m'habillant. Ça se passe en route, nous partons à 11 heures. Nous refaisons la route d'hier avec Maurice. Matheron a deux chevaux et son grand bête de domestique qui est Piémontais et à qui il parle jargoin, comme il dit. Nous gagnons la forêt que Maurice et Manceau traversent à pied. La voiture nous conduit, Marie et moi, jusqu'au pied de la montagne. Là nous montons sur nos pattes. Manceau est avec nous. Maurice au bout de cent pas, nous laisse, il craint le vent, il dit qu'il y a de la brume et que nous ne verrons rien. Enfin, il va de son côté. Nous mettons une heure et demie à gagner la chapelle. Ce n'est pas très dur, mais plus dur que la montée d'hier au cap Sicié. Le chemin est moins beau et moins adouci. Mais il n'est pas mauvais et en prenant son temps, on arrive sans fatigue. Seulement, nous avons très chaud, dans cette coulée il n'y a pas un souffle de vent de mer. Le paysage est très âpre, très beau, absolument désert et inculte. Quelques beaux pins et beaucoup de broussailles, des étages de rochers en arêtes vives, et en bloc empilés, le soleil qui brille sur les schistes noirs, quelques aspérules jaunes, des asphodèles juste à la même hauteur que celles du cap Sicié, le haut de la montagne complètement rocheux et aride. La chapelle fort laide et insignifiante flanquée d'une maison de curé toute neuve, est fermée. Ça nous est égal. Au contraire, nous nous réjouissons de l'absolue solitude. Un sentier bordé d'un mur à hauteur d'appui, en mauvais état, fait le tour de l'établissement qui est tout petit, perché sur le dernier bloc de calcaire. Ce mur suffit pour qu'on se penche sans vertige et sans danger sur les abîmes qui tombent à pic jusqu'à la mer. Nous avons l'immensité sous les yeux. Aujourd'hui la brume cache entièrement les horizons. Le bleu de la mer qui commence sous nos pieds se confond avec celui du zénith, c'est fantastique, c'est beau comme dans un rêve, les navires sous toutes voiles

passent comme des ombres dans le vide. Malgré cette brume, nous voyons encore assez loin pour en avoir la tête fendue. C'est tout le pays qui est sous nos yeux et tout autour de nous, d'un côté, on verrait jusqu'au-delà de Marseille s'il faisait clair, mais on voit clairement toutes les îles et tous les rochers jusqu'au Bec de l'Aigle ; de l'autre côté, Toulon, Six-Fours, la rade, des montagnes et jusqu'à la pointe de Carqueirane, ensuite tout le golfe, toute la presqu'île de Cépet, etc. Mais ce qui m'intéresse le plus (car tout ce que je ne vois pas bien nettement aujourd'hui, je l'ai vu d'ailleurs et je le sais par cœur), ce sont les précipices environnants, les brisures de rochers qui descendent perpendiculairement de nos pieds au rivage, c'est le versant ouest du cap Sicié que je n'avais pas encore vu, et qui tombe en ligne droite dans la mer avec une fierté incomparable. C'est aussi l'arête de montagnes boisées, épais, qui continuent les cimes où nous sommes perchés et qui descendent progressivement vers Le Brusç ; elles sont bien noires, les pins d'ici sont tristes à faire peur, mais c'est imposant en diable sur ce fond d'azur incommensurable. Le côté qui regarde Six-Fours est plus doux et les ressauts des montagnes ont une grande grâce. La forme ici est toujours irréprochable. Nous séchons un peu la sueur qui nous coule du front, dans une sorte de hangar sans porte, qu'on a soudé à la chapelle et qui sert de dortoir (sur des planches) aux pèlerins venus de loin. C'est un grenier à vermine, mais il y a onze mois qu'il est ouvert au mistral et inhabité. Ça va repulluler dans quelques jours, car, durant tout le mois de mai il paraît que la dévotion, la spéculation et le libertinage attirent là les populations de tout le département, le hangar ne peut contenir qu'une centaine de pèlerins. Le reste couche à la belle étoile, mais de nombreuses gaillardes vont saintement réchauffer ceux qui ont quelques sous en poche. Les moines sont de la partie et tiennent auberge. Le curé vend des nougats. La marchande demeure

avec lui. Voilà du moins les récits de la localité. Dieu merci le branle n'est pas commencé et les deux guinguettes de la forêt sont muettes. Nous nous reposons une demi-heure. Je me régale au soleil d'une orange et d'un croûton de pain que Marie m'a apporté. Matheron vient nous rejoindre ; il n'était jamais venu là, bien qu'il eût emmené nombre de personnes jusqu'à la forêt, dans son omnibus. Nous mettons dix minutes à redescendre, cinq autres minutes à regagner la voiture ; Maurice est là, qui a vagué de son côté, qui a trouvé grand vent du côté du cap Sicié et qui n'est pas aussi enthousiasmé que nous. Il est vrai qu'il est retourné à des endroits qu'il connaissait et qu'il ne s'est pas épris de la forêt, comme je croyais qu'il s'en éprendrait. Il avoue pourtant qu'elle est jolie et originale et que la plantation (style de décorateur) en est ravissante. Nous nous arrêtons une demi-heure à l'entrée et je me repose. Nous reprenons la voiture autour de laquelle se promène un vieillard gâteux, d'une saleté hideuse, et dont la chemise immonde sort par un grand trou au derrière de son pantalon. Nous le prenons pour un mendiant mais Matheron nous apprend que c'est un M. de La Seyne qui a deux cent mille francs de propriété sur la montagne. C'est à lui une des montagnes, couverte d'une forêt superbe et couronnée d'un grand pin parasol qui se voit partout. Il a quatre maisons de ville et de campagne. Quel porc ! et il en a comme cela partout, à Gargilesse, en Velay, etc.

Nous revenons avec un seul cheval (l'autre est parti avec le Piémontais) par des petits chemins verts et encaissés, très mauvais, mais très jolis, que Matheron a découverts hier après avoir plus d'une fois fait fausse route dans des voies impossibles. Maurice fait presque toute la route à pied, battant les buissons. Nous repassons à Mervive où nous redisons bonjour aux Poncy. Nous rentrons, pas trop tard, dîner de bon appétit. Je me porte bien ce soir. Je fais des patiences. J'écris à M. Moquart, pour envoyer les travaux de La Châtre

Voyages

pour le chemin de fer. M. Talma est venu à 11 h 30 pour nous mener promener. C'est sa faute, on était convenu de lundi ou mardi. Je lui écris pour lui dire tout mon regret.

Matheron appelle les jeunes pins, des pinceaux.

À la maison, dimanche 28 avril

J'écris à Ludre, à M. Villot. Mistral assez frais, je ne sors pas. Je me porte bien. M. Trucy nous invite à dîner, à aller au spectacle, à coucher. Nous remercions. Nous avons invité les Poncy ; d'ailleurs, moi, je n'irai pas. Je range des plantes, j'analyse le *Simethis planifolia*, plante très jolie cueillie au cap Cépet. Les Poncy viennent et dînent. On passe la soirée à jouer à Pierre Lenoir et à faire des tours de cartes et le tour du mouchoir. Ils partent à 10 h 30.

Bois du Brusç et côtes du cap de Notre-Dame, lundi 29 avril

Mistral pas froid, mais assez fort, nous attendons M. Talma sans compter qu'il viendra, par ce vent, jusqu'à midi et demie. Matheron vient et nous partons au hasard pour trouver une forêt que nous ne trouvons pas. Il suit le chemin de Six-Fours qui est une grande route, puis il prend une traverse assez accidentée et enfin s'arrête. Ne sachant trop où nous en sommes, nous allons devant nous, par un bois assez insignifiant qui nous conduit en face du Brusç. La vue de la mer et des golfes Saint-Nazaire et autres, ainsi que des îles des Ambiers, est fort belle, mais il y a encore de la brume et le vent qui nous souffle au nez nous fait rentrer sous bois. J'y mange une croûte de pain avec une orange et je m'y repose au soleil, puis, nous reprenons la promenade au hasard pensant qu'elle est manquée comme but et qu'il ne s'agit plus que de marcher pour marcher. Nous trouvons un chemin bien frayé. Maurice s'avise de prendre à droite et au bout de cent pas, nous nous trouvons à pic sur la mer dans un de ces endroits grandioses, tragiques, qui, par ici, ne

Table

Autour du Berry	7
LE VOYAGE DIT DU MIDI	13
PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE.....	129
Le Berry	213
JOURNAL D'UN VOYAGEUR PENDANT LA GUERRE..	281
NOUVELLES LETTRES D'UN VOYAGEUR	443
Mélanges	569
Les amis disparus	627

GEORGE SAND

VOYAGES DU VAR AU BERRY

Vers la fin de sa vie, George Sand, éprouvée par ses amours tumultueuses et endeuillée par plusieurs drames personnels, réduit son univers géographique à la France et revient à Nohant en 1865. Du Var – où elle soigne une grave infection pulmonaire – au Berry, elle se consacre désormais à une exploration littéraire minutieuse de son environnement.



Tantôt empreints d'un doux lyrisme et d'un amour profond pour sa terre natale, d'une belle érudition – biologie, étude des animaux, considérations architecturales et rencontres avec des habitants – ou d'une teinte plus politique et engagée notamment en faveur de la république, ces écrits reflètent la « bonne dame » qu'est devenue George Sand: sereine, attentive et curieuse de ce qui l'entoure.

Ce second volume contient: *Le Voyage dit du Midi, Promenade autour d'un village, Journal d'un voyageur pendant la guerre* et *Nouvelles lettres d'un voyageur*.

ARTHAUD